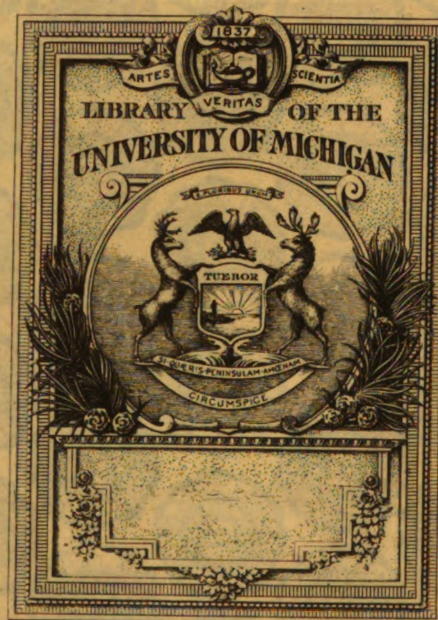
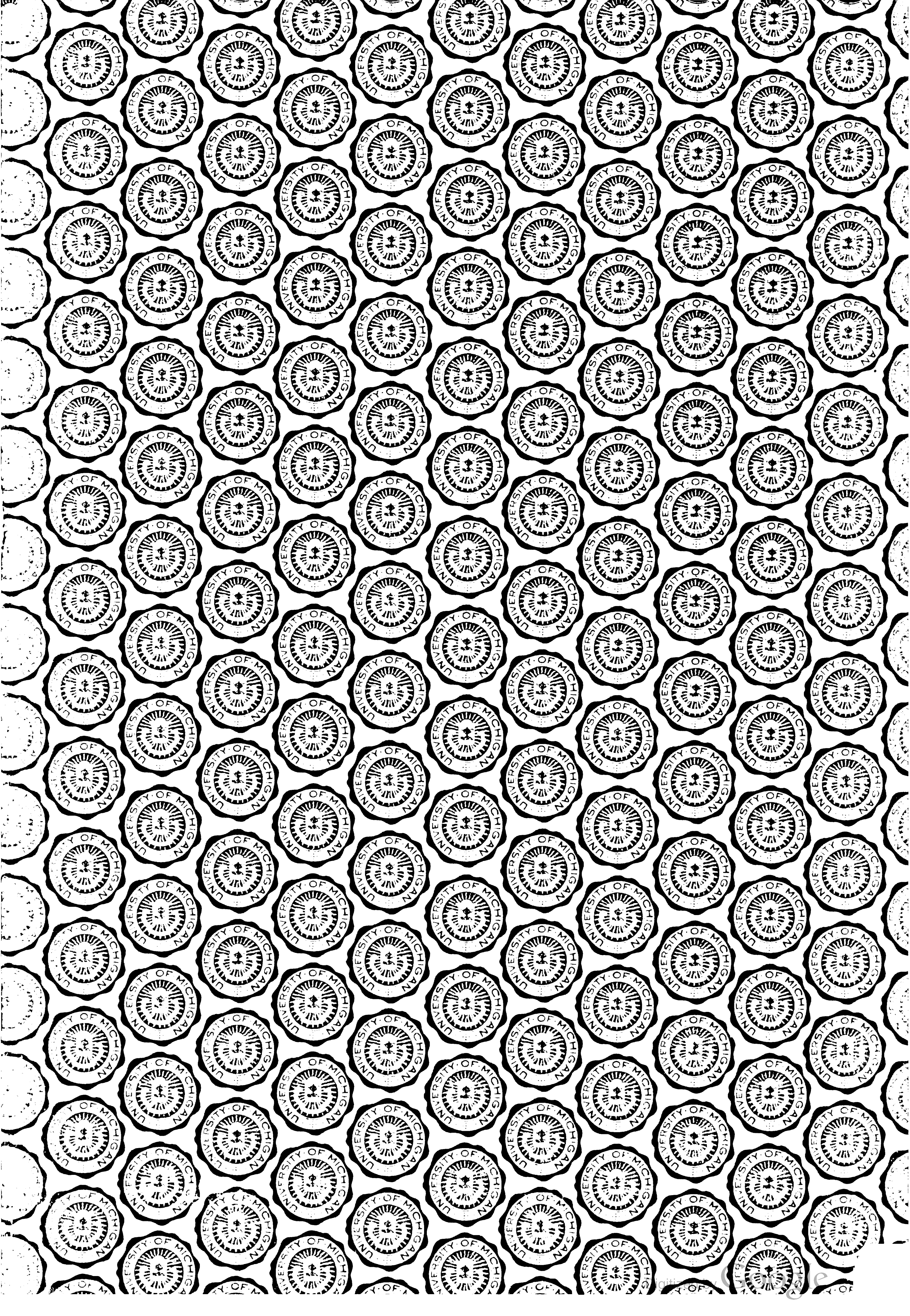

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

N° 322 — Roman : n° 144. JUN 21 1927 26 Février 1927.

La Petite Illustration

Revue hebdomadaire
publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris, des romans inédits et des critiques littéraires et dramatiques.



Albéric Cahuet

LES AMANTS DU LAC

ROMAN

I

Compositions en Couleurs de
CARLOS S. DE TEJADA

PARIS
ÉDITIONS DE "L'ILLUSTRATION"
13, RUE SAINT-GEORGES

Aucun numéro de La Petite Illustration *ne doit être vendu sans le numéro de* L'Illustration *portant la même date.*

ABONNEMENT ANNUEL
L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies : France et Colonies, 150 fr.
Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires : consulter la page 2 de la couverture de *L'Illustration*.

LA VIE LITTÉRAIRE

CHEZ LE LIBRAIRE

Cette boutique verte de M. Paillot, libraire de province, à l'angle formé par une rue Saint-Exupère et une rue des Tintelleries, est un refuge aimable où se plaît à flâner notre esprit. Car, nous sommes bien sûr que cette librairie Paillot existe, depuis que nous l'ont fait connaître Anatole France et M. Bergeret. Il n'est plus, aujourd'hui, le moindre bourg de France qui n'ait une vitrine de livres et les vitrines de livres sont celles devant quoi l'on s'arrête toujours avec le plus d'agrément. Imaginez-vous la tristesse d'une ville qui ne posséderait pas un seul étalage de bouquins et d'estampes. En certaines grisailles de province, la lumière que réalisent les couvertures multicolores met, de jour et de nuit, comme une petite illumination. Il n'est pas de seuil plus accueillant que celui d'une maison de livres, si accueillant qu'on ne peut guère se retenir de le franchir. Et, presque toujours, dans la librairie, on trouve des gens qu'on a plaisir à rencontrer. Enprovince, on y voit tous les promeneurs notables de « l'Orme du Mail » en quête des nouveautés parisiennes qui remontent à un petit semestre ou même à une couple d'années. La province ne se soucie pas de lire n'importe quoi paru de la veille. Elle prend le temps de choisir son livre comme de fixer sa mode. Elle aime les titres sympathiques et les noms éprouvés. Elle se décide sur des souvenirs de lecture aidés, parfois, de quelque opinion de critique. Souvent, aussi, elle s'en remet à son libraire du soin de lui vendre une marchandise loyale. Et c'est bien là que la difficulté commence :

— Je voudrais un roman pour jeune fille.

Un roman pour jeune fille ! Voilà qui est vite dit. Mais qu'est-ce qu'un roman pour jeune fille ? Les jeunes filles ne lisent plus, aujourd'hui, ce qu'elles lisaient il y a dix ans. Avec les études sans cesse plus étendues auxquelles on les contraint, leur esprit a des exigences nouvelles et ne se satisfait plus guère des contes romanesques à dormir debout. Elles aiment mieux l'histoire que les historiettes et des visions de vie réelle que de mirages. Les blâmera qui voudra. Mais il faut être logique néanmoins et convenir que, même pour des esprits de jeunes filles, le choix des lectures doit s'adapter aux programmes d'enseignement. Ajoutons, d'ailleurs, que les jeunes lectrices de cette génération cultivée demanderont rarement conseil pour l'achat d'un livre à leur aïeule ou même à leur libraire. Elles sont informées parfaitement de ce qui se lit et de ce qu'il faut lire. Et si, parfois, elles ont des choix médiocres, le plus souvent elles ne se trompent guère. Elles ne commettront de véritables erreurs que plus tard, lorsque, avec l'expérience de la vie, seront venus peut-être le goût de l'artifice et les préoccupations du snobisme.

Les goûts de lecture les moins aisés à satisfaire sont ceux des gens d'âge habitués à une forme littéraire et s'accommodant peu de ce qui, dans l'expression et la technique, est nouveauté. On a vu des vieillards continuer à demander des livres du romancier qu'ils lisaient depuis trente ou quarante ans sans pouvoir imaginer que l'œuvre humaine a des limites et que l'imagination s'épuise comme la vie s'achève. Pourtant, ces lecteurs attardés sont le très petit nombre, et ce n'est pas nécessairement en province qu'on les trouve. Il existe des coins de Paris délicieusement désuets, où il semble que les esprits, comme les sensibilités, continuent de vivre loin de la capitale. Et d'autre part, les journaux régionaux, dans leur bel effort continu de développement et d'adaptation, sont arrivés à réaliser des rubriques littéraires si complètement et si promptement informées que ce qui est nouveauté à Paris, dans le domaine des lettres, devient immédiatement actualité pour la province.

***

Les librairies parisiennes, dans les grands centres, ne sauraient vivre si elles n'offraient, sous une présentation de goût, le plus complet achalandage. Livres anciens, livres nouveaux, volumes d'une substance durable ou d'un intérêt éphémère, éditions de luxe, tirages spéciaux pour les bibliophiles. La clientèle ici n'est pas seulement parisienne. Elle est internationale, particulièrement sur la rive gauche, dans le quartier de l'Opéra et sur les grands boulevards, de plus en plus cosmopolites. Il y a, ici et là, une véritable mission, je dirai presque une mission nationale, que doit assumer le libraire et disons tout de suite que ce libraire a conscience du rôle qui lui est imparti. Le libraire français aime le livre français, entendez : le livre riche de ces qualités françaises, qui ne sont pas nécessairement celles imaginées par trop de lecteurs étrangers. Sauf des exceptions dont il vaut mieux ne point parler, rien n'exaspère plus un de nos bons marchands de livres que de s'entendre demander, sous une marque de chez nous, de l'obscénité ou de la sottise. Ces libraires connaissent trop bien nos lettres, ils suivent trop l'effort de nos écrivains dont ils sont les amis pour avoir le désir de participer à une duperie malsaine de la clientèle internationale. Voyez le soin qu'ils mettent à recommander les belles œuvres et le rang d'honneur qu'ils leur donnent dans leurs étalages. Ecoutez les propos d'un Floury, tellement séduit par l'art du livre qu'il n'a pu se retenir de devenir lui-même un éditeur, lucide et suivi, du livre de luxe et qu'il a fait de sa librairie un salon intime de l'intelligence où lecteurs et auteurs se rencontrent et se lient. Voyez le curieux et intelligent effort d'un Samuel transformant, pendant une semaine, sa vitrine en exposition révélatrice de tout ce qui évoque la conception, la genèse, l'effort d'un livre de mérite et organisant des réunions du soir où l'auteur de l'œuvre nouvelle se trouve en contact avec une sélection de son public. Voyez un Emile Paul, fervent d'histoire, obstiné jusque dans les années de mévente à créer ou à maintenir des collections documentaires dont il vend lui-même, en les expliquant, les volumes à sa clientèle confiante. J'en cite trois aujourd'hui. J'en pourrais demain citer d'autres qui réalisent admirablement leur tâche de bons propagandistes, chacun dans l'atmosphère spéciale d'une région parisienne, car on ne vend pas exactement rue Royale ce qui se vend dans le quartier Victor-Hugo, ni boulevard des Italiens ce qui se demande place Saint-Michel ou bien autour de la Sorbonne. Il y aurait sans doute une curieuse enquête à faire sur l'activité des libraires dans les différentes agglomérations de Paris. On y constaterait que les bibliothèques des gares elles-mêmes, aux clientèles brusques et fugitives, changent de caractère selon les gares et que les voyageurs habitués des lignes du Midi ne font pas exactement les mêmes provisions intellectuelles que les voyageurs qui fréquentent les lignes du Nord.

Et nous voici loin de la boutique verte de M. Paillot. De la boutique peut-être, mais non point de M. Paillot lui-même, car il reste le type représentatif d'un très grand nombre de ses collègues, et il apparut tellement sympathique aux esprits d'élite qu'Anatole France eut le bon goût de s'en faire un ami.

ALBÉRIC ÇAHUET

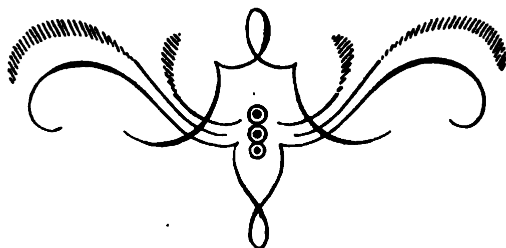


LES AMANTS DU LAC

ROMAN

A Gaston Sorbets
FRATERNELLEMENT
A. C.

ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE
CARLOS S. DE TEJADA





LES
Amants du Lac

I

L'AUBERGE DE BÉTHUNE



E 24 mars 1815, l'aube mouillée de la plaine picarde éclaira un singulier tableau d'histoire. Sur la grande route d'Artois et de Flandre, une fastueuse cavalerie en désordre précédait, enveloppait ou suivait une longue file cahotante de voitures dont les roues se noyaient dans un limon jaunâtre. Des fourgons d'artillerie bousculaient des berlines de cour. Des carrossées de femmes allaient pêle-mêle avec des charretées de soldats en détresse qui tous avaient des épaulettes d'argent ou d'or. Parfois, au croisement des routes, dans cette cohue piaffante, roulante, giclante, on percevait des sonneries et des clameurs qui essayaient un ralliement : « Ici, les gardes de Monsieur... Les mousquetaires de Nansouty... Les chevau-légers de Damas!... Où sont les Ecossais?... Les gendarmes?... Les Suisses?... »

Les gens tôt levés, les valets de culture, qui se heurtaient à ce cortège en démence, étaient rejetés durement dans les fossés liquides. On sentait, dans cette chevauchée folle, la hâte d'une fuite. Etait-ce une retraite après un désastre, une déroute de Français sur les chemins de France? Oui et non. Tous ces chevaux, ces équipages, ces chariots de secours se dirigeaient vers

la frontière où ils accompagnaient un régime chassé, une dynastie de nouveau proscrite.

La Maison du Roi, précédée à deux journées d'étapes par le Roi lui-même, -- Louis le Désiré que l'on croyait en ce moment à Lille, — fuyait devant les cavaliers du Corse, miraculeusement revenu de l'île d'Elbe.

La saison, indécise, tenait de l'hiver et du printemps. Une pluie froide, continue, ajoutait à la tristesse et à l'épuisement de cette mêlée sans gloire. L'armée de parade où le simple cavalier portait l'épaulette de lieutenant et où le lieutenant avait le grade de général, était partie, voilà cinq jours, du Champ de Mars, sur un ordre brusque, sans préparation, sans ravitaillement, avec à peine la moitié des chevaux nécessaires. Des véhicules de réquisition avaient recueilli les cavaliers démontés ou harassés, car, à faire des journées de vingt lieues, une armée d'adolescents et de vieillards s'exténue et s'essaime.

Les hommes en âge de combattre n'étaient, d'ailleurs, pas très loin. On les devinait, à quelques kilomètres en arrière, sur la même route, sans broderies et sans confusion, portant la cocarde impériale, à l'ourson, au colback, au bonnet de police, la pipe ou le rire aux dents, poussant devant eux, sans hâte, comme en se jouant, ces escadrons dorés de la Restauration, cette impopulaire Maison rouge qu'ils contraignaient à sa première manœuvre de guerre : une fuite. Humiliation cruelle, imméritée, car, parmi ces royaux en détresse, il n'en était pas un qui ne fît avec ferveur, dans ce désarroi, son effort de fidélité et beaucoup, faute de monture, s'étaient formés en une compagnie de marche avec les armes et la giberne d'infanterie.

Tant bien que mal, vers la fin de la matinée, on arriva aux portes de Béthune. L'avant-garde — des grenadiers à cheval de La Rochejaquelein — dut attendre sous l'averse que les chaînes fussent relevées par les soldats du poste. Des vétérans, qui grognèrent. Après quoi l'on vit passer les grands personnages, le comte d'Artois ruisselant de pluie, impassible, le duc de Berry exaspéré, sacrant contre les lenteurs du poste. Soucieux, embarrassé par trop de souvenirs, le maréchal Marmont accompagnait les princes en tête d'un état-major sénile où l'on retrouvait quelques vieilles perruques de Mittau : Vioménil, Messey, Croismare et le respectable comte de Nantouillet. Ce fut ensuite la ruée des grands manteaux blancs avec quelque quinze cents chevaux et tout le convoi disparate. Sur la place, devant le vieux beffroi, les berlines se rangèrent à côté des fourgons. Puis, après un long flottement et dans un grand tumulte, les unités se regroupèrent. On annonçait que la poursuite des chasseurs d'Exelmans s'était ralentie, arrêtée. Une partie des royaux occupa les issues, les postes, les remparts, mêlés à la garnison peu sûre. Ceux des soldats officiers qui se trouvaient exempts de ce service cherchèrent des abris dans les maisons qu'il fallait faire ouvrir à coups de pommeau de sabre. Deux d'entre eux, un garde du corps de la compagnie Noailles et un gendarme rouge du marquis de Lagrange, trouvèrent, près de la porte d'Arras, un refuge dans une auberge hostile. Ils durent menacer pour faire allumer du feu et obtenir qu'on leur servît un morceau de pain noir avec du vin de mûres.

Leur lassitude était telle qu'ils omirent d'échanger leurs noms, selon le mode militaire. Le garde du corps était grand, maigre, musclé. Il avait le front large, un regard direct, pénétrant et doux. Il enleva son vaste chapeau à cornes tombantes qui libéra un flot de boucles brunes et, dépouillé du manteau qu'il tendit près de l'âtre, il apparut très mince dans l'habit bleu à plastron rouge que barraient des aiguillettes d'argent.

Si le garde était svelte, le gendarme était menu. On eût dit un enfant

habillé d'écarlate pour jouer au soldat. Sous le casque noir, des cheveux blonds exagéraient la finesse d'un visage éclairé par des yeux timides. Les lèvres minces étaient d'un dessin presque trop joli, avec un pli d'amertume qu'on s'étonnait de voir sur cette mine de page harnaché trop tôt en homme d'armes.

⁂

Un long moment, le garde bleu et le gendarme rouge chauffèrent dans l'âtre leurs grandes bottes à genouillères. L'enfant surtout semblait exténué. L'aîné s'émut de cette fatigue :

— Je regrette, monsieur, dit-il, de ne pouvoir vous offrir un cordial que j'avais dans mes fontes. J'en ai disposé tout à l'heure pour un garde de mes amis, le comte de Virieu, qui est dans la compagnie Grammont et que je voyais dans une grande détresse.

L'adolescent eut un geste qui le redressa. Le feu ramenait un peu de chaleur sur ses joues décolorées.

— Je vous remercie, monsieur. Je me sens presque bien maintenant, mais je me réjouis pourtant de cette halte, car je n'aurais pu aller beaucoup plus loin, je crois. J'ai eu naguère une jambe brisée, dans un exercice, et mon cheval a perdu un fer après Beauvais. Pensez-vous que nous nous arrêterons ici?

— C'est le secret du Roi.

Le garde ajouta :

— Ou bien celui de l'Empereur.

— Curieuse époque, monsieur, reprit le cavalier rouge. Le drame où nous figurons aura peut-être de la grandeur dans l'histoire. Mais, sous l'averse et dans la boue, il nous paraît médiocre.

— La pluie accommode tout en grisaille, même le sublime.

— Où voyez-vous le sublime?

— La postérité le trouvera sans doute dans le retour de fortune de l'Aigle ou dans le retour d'infortune des Lys.

— Le Roi s'en va, Bonaparte revient. Bonaparte repartira et la Légitimité reviendra. Chacun arrange les événements selon son désir. Mais il y a, dans ces pays que nous traversons depuis cinq jours, une bien grande indifférence.

— Que voulez-vous, monsieur! La France est fatiguée comme une terre que depuis vingt ans on épuise. On n'y peut plus moissonner l'enthousiasme... L'enthousiasme pourtant ne meurt pas.

— Mais il lui faut d'autres semences.

Les tisons, dans le foyer, crépitèrent. Les jeunes gens regardaient rêveusement les braises qui faisaient des cendres et dessinaient des ruines incandescentes, des paysages en feu, des villes incendiées.

— D'autres semences! acquiesça le garde bleu. Le mot me saisit et je suis bien étonné, monsieur, de l'entendre prononcer par une bouche si jeune. D'autres semences ! Vous entendez ainsi, n'est-ce pas, des émotions nouvelles et je suis bien votre pensée. Nos pères ont connu l'exaltation des philosophies créant la tyrannie des mots : l'égalité qui divise, la liberté qui emprisonne, la fraternité qui tue. Nous-mêmes, ne nous sommes-nous pas éblouis des images d'un autre culte ?

— Je n'oublierai point, en effet, cette vision de mon enfance : après une journée de salves, de carillons et de parades, un grand feu d'artifice dessinant parmi les étoiles les figures gigantesques du Génie, de la Victoire et de la Gloire.

— Dix ans de *Te Deum* !

— ... Mais je n'oublierai pas non plus une autre vision qui est de cette

nuit même et qui, sans doute, finira par chasser le souvenir de bien des illuminations.

— Monsieur, vous m'intriguez.

— ... Une rencontre dans le désordre de notre retraite.

Les yeux de l'adolescent ne fixaient plus les braises. Ils regardaient ailleurs, pensifs et comme obsédés.

— ... Mon cheval, je vous l'ai dit, avait perdu un fer. Aussi me fallut-il ralentir mon allure et me séparer de mon escadron... Vous n'avez peut-être pas remarqué, monsieur, tout ce qu'il y a de bagage vivant dans le triste pittoresque de notre fuite. Vous, les gardes, vous avez escorté les berlines de la suite immédiate des princes; nous, les gendarmes rouges, nous avons poussé devant nos chevaux la suite de la suite, des broderies et des livrées, des femmes endormies ou nerveuses et toutes les douillettes de tous les abbés de la grande et de la petite aumônerie. Nous fermions la marche de ce défilé qui n'avait rien de triomphal, mais, après nous, il y avait encore d'autres véhicules, protégés par la prévôté ordinaire, les voitures de déménagement les plus imprévues, depuis le coucou de louage jusqu'à des chaises de l'autre siècle et de l'avant-dernier roi. Que Sa Majesté me pardonne, mais cette cavalcade m'avait mis en belle humeur et je me suis pris à fredonner une romance d'opéra... Comme mon cheval boitait assez fort, j'ai dû me laisser dépasser par cette queue d'équipages que suivait un peu de troupe à pied, et j'aurais été bientôt seul à me débattre dans les ornières où vous vous êtes, je vois bien, englouti vous-même, s'il n'y avait eu, auprès de moi, un autre retardataire. C'était un vieux soldat, un officier, mais pas de notre façon, une vieille moustache d'infanterie. J'ai entrevu, sous son petit manteau usé, l'épaulette de chef de bataillon. Cette épaulette était son gagne-pain et il nous suivait, j'imagine, par crainte de le perdre. Il cheminait à côté d'une charrette de bois blanc, couverte d'une toile qui se tendait sur trois cercles en berceau. J'avais cru d'abord voir une voiture de cantinière, peut-être celle de cette fameuse Rosalie, qui vous appartient, messieurs les gardes, et que toute la Maison du Roi vous envie. Mais, grand Dieu ! ce n'était point cela. Il y avait, sous la toile, une pauvre innocente avec deux admirables yeux égarés, une figure de détresse agitant à chaque cahot d'admirables cheveux blonds. Elle n'était ni la femme, ni la fille de la moustache grise. Le vieil homme, au long de la route, m'a raconté l'histoire de cette créature, dont il était la seule protection, qu'il emmenait avec lui partout depuis dix ans, et qui l'accompagnait même dans la retraite royale.

— Vous avez vu cela !...

— Oui, monsieur, j'ai vu cela, et je crois bien que je ne cesserai jamais de le voir.

Et, gravement, avec une lenteur où la pensée prenait une expression recueillie et presque religieuse :

— Qui dira l'âme de cet obscur soldat promenant à travers tous les champs de bataille de l'Empire une pauvre démente dont jadis... entendez-moi bien, monsieur... *il avait dû fusiller le mari par ordre...* et qui se dévoue maintenant par pitié à celle que, par devoir, il fut contraint de rendre folle.

Le visage du garde reflétait l'émotion que trahissait la voix du gendarme.

— Oh! monsieur, dit-il, c'est plus grand, dans son horreur généreuse, que la fatalité grecque, que la tragédie de Corneille, que les hallucinations d'Ossian.

Il ajouta, après un silence :

— Vous êtes presque un enfant encore et je sens votre pensée resserrée et mûrie. Vous venez de me faire éprouver, par votre récit, un trouble qui doit être l'une de ces émotions neuves auxquelles nous faisions allusion tout à

l'heure, car j'en oublie le retour de Bonaparte, notre position déplorable et le malheur de nos rois... Notre attention se détacherait-elle des événements publics pour s'intéresser à une âme qui passe, à une âme inconnue!

— Il n'y a point d'âmes inconnues.

— Il y a l'âme. Oui. Pendant ces quinze ans où l'individu avait cessé de compter, l'âme avait cessé de vivre.

— Et vous croyez à sa résurrection?

Le garde bleu eut un sourire.

— Que voilà un étrange entretien dans une auberge de retraite! Sans doute sommes-nous impressionnés plus que nous ne consentons à le dire par la chute des grandeurs ou par la grandeur des chutes. Notre humilité y prend de l'importance et voici que notre modeste destin nous préoccupe tandis que nous faisons, dans ces boues, notre devoir de fidélité aux Rois.

— Mon père a longtemps servi dans leurs armées.

— Le mien a été blessé aux Tuileries, le 10 août. Et vous et moi sommes ici. Mais nous ignorons où l'on nous mène et si l'on nous mène. On a cessé de nous donner des ordres. Et nous ne savons même plus où demain nous recevrons le mot.

— A Lille, dit-on.

Et, plus bas :

— Dans les Flandres, peut-être.

— Auriez-vous le goût d'émigrer?

Le visage du petit gendarme se contracta :

— Les miens, fit-il, sont restés en France... sous Robespierre.

— Parbleu, dit le garde, votre sentiment est le mien. S'il nous faut passer la frontière, nous laisserons nos armes en France. C'est ce que je dirai à la réunion qui doit avoir lieu tout à l'heure, car, en l'absence d'ordres, nous allons avoir une assemblée de soldats. Mais vous voyez, monsieur, où nous en sommes. Tout cède sous nos pas. Le droit s'effondre. La force qui revient sera demain faiblesse. C'est le vide de tout. Et nous nous sentons pourtant quelque chose dans ce vide... Mais on ne se garde pas pour soi-même. A qui, à quoi nous donnerons-nous désormais?... La gloire! Une fascination de feu d'artifice. Allons-nous aimer la raison?

— Elle n'est pas assez religieuse.

— La religion, alors?

— Elle n'est plus assez raisonnable. Les dix mois de messes expiatoires que nous venons de subir nous feraient prendre en horreur jusqu'au devoir chrétien de l'expiation.

— Alors?

Il y eut un silence.

— Je songe, dit enfin le grand jeune homme, à cette pauvre folle d'amour qui vous est apparue cette nuit. Celle-ci avait su donner son âme et elle ne l'a point reprise.

Quelle magie venait soudainement de redresser et d'éclairer ces deux visages? Quel appel profond, immense, dominateur, parti du fond des êtres, des siècles, des millénaires avait fait entendre sa voix dans un mot murmuré? L'émotion qu'avait cessé de provoquer la chute d'un ordre de traditions était ranimée par la détresse d'une vie de passion. Le chant intérieur interrompu se continuait ou se renouvelait avec d'autres notes sur le clavier des âmes. La jeunesse reste soumise aux forces de la jeunesse. L'un de ces êtres, qui discutaient de leurs ardeurs et de leurs brumes, n'avait guère passé vingt ans; l'autre ne les avait même pas atteints. Tous deux, qui, dans cette lassitude de l'heure et dans leurs directions brouillées, ne savaient plus à qui donner leur

foi, redevenaient croyants devant une démence d'amour. Pénétraient-ils le secret d'une agitation intime à laquelle ils donnaient un objet extérieur? Ils avaient perçu un son, ils se représentaient une image. Discernaient-ils combien l'écho se prolongeait en eux et combien la vision, accommodée par la sensibilité de chacun, finissait par être personnelle ?

⁂

— Je reviens à votre récit, dit le garde du corps, il était si parfaitement sobre et prenant que vous ne l'auriez pas mieux fait si vous l'aviez écrit. Ne songeriez-vous pas à le rendre durable? Vous êtes bien jeune, je le répète, monsieur, mais le siècle depuis quinze ans marche d'un train d'enfer, et les enfants de notre époque ont la maturité des philosophes qui vécurent en des temps plus paisibles. Enfin, nous avons cet âge où l'on a quelque envie d'être poète.

— Si nous étions poètes, nous n'écririons sans doute point, à cette heure, n'est-ce pas, monsieur, une ode à la politique!

— Oh! le premier chant de tous ceux qui ont chanté s'est plutôt inspiré de l'amour. Mais, après avoir vu ce que vous avez vu et ce que vous m'avez répété, je songe au néant des fantaisies rimées de ma jeunesse. Tenez, je vous assure qu'il ne me plairait pas de chanter en ce moment la femme, comme Anacréon chanta jadis la jeune Milésienne.

— Hélas! monsieur, j'ai, comme vous, beaucoup lu les poètes, non pas ceux d'aujourd'hui, qui sont des fonctionnaires et tiennent des emplois publics, mais ceux du dernier siècle qui furent plus libres et avec plus de grâce. Pourtant, leur muse avait perdu sa sainteté orphique. Elle a fardé ses joues, traîné dans les carrefours. Elle s'est livrée dans les ruelles. Elle n'a servi que le jeu de l'amour. Elle eût perdu son trop petit souffle à en chanter la folie.

— Vous convenez donc, monsieur, que la folie serait une puissance?

— Ou une vérité!

— Nous insultons la sagesse. Oserions-nous nous séparer de la raison ?

— Sait-on!

— La science...

— Je n'aime pas la science. Elle rétrécit le monde. Je lui reproche de détruire tous les hasards et de réduire tous les enchantements.

— Tout à l'heure, je disais que vous seriez peut-être un poète, monsieur. Je me trompais : vous êtes un poète.

Le cavalier rouge eut un triste sourire:

— Monsieur, si j'étais poète, — et je voudrais être poète! — je sais bien le poème que j'écrirais.

— A votre âge, vous devez avoir toutes les puretés du cœur. J'aimerais vous entendre chanter le vrai, le beau et le bien...

— A mon âge, à notre âge, nous en convenions tout à l'heure, on ne chante que l'amour et que la femme. Et j'imagine une femme qui ne serait pas une femme, qui ne serait ni une figure terrestre, ni un symbole de mythologie. Je vois en elle une sœur des anges, née d'une larme du Christ, et qui se nommerait, comme les Hébreux nommaient le Créateur lui-même : Eloa.

— Eloa!...

— ... Si belle qu'elle serait le plus beau des joyaux du ciel, si pure qu'elle inspirerait le respect à Dieu, si pitoyable que sa charité s'étendrait à tous les êtres condamnés par l'ordre divin.

— Votre poème, monsieur, serait un très beau poème. Je m'avoue fort impressionné par cette vision de votre sœur des anges. Et que feriez-vous de cette beauté, de cette lumière, de cette pureté?

— Je les donnerais à Satan.

Le garde bleu eut un mouvement involontaire comme s'il avait reçu un choc. Il observa une minute l'enfant-officier, l'enfant-poète, dont le visage lui parut soudainement vieilli. Une expression de raillerie douloureuse entr'ouvrait ses lèvres. Le visage semblait trahir la triste connaissance de l'âme humaine.

Il reprit :

— Je donnerais cet ange au démon... oui... la Pitié s'offrant au Désespoir... Ah! si vous aviez vu comme je l'ai vu tout à l'heure, dans une aube de deuil, le regard vide de la pauvre folle, pour qui, depuis l'assassinat de son amour, le ciel était désert! Pourquoi tant de misère humaine? Pourquoi tant d'indifférence divine? Y aurait-il sur la terre plus d'amour qu'il n'en existe dans le ciel? Monsieur, dans ce poème dont je vous parle, et qui n'est évidemment qu'un rêve, je prendrais à la terre, pour la montrer à Dieu, sous des traits de femme, la figure de la Pitié. Tout ce qui pleure a besoin d'amour. L'ange femme née d'un miracle de tendresse aimera l'ange déchu par un miracle de pitié, et, ne pouvant ramener le maudit dans les régions célestes, elle ira s'engloutir avec lui dans un abîme de douleurs.

— L'innocence se donnant au péché!... Je vois, monsieur, que je m'étais trompé sur le caractère de votre génie. Vous ferez de grandes et cruelles choses si vous écrivez un jour, car je sens bien, hélas! que vous serez un poète!

Le jeune officier eut un franc sourire qui lui restitua sa vie jeune.

— Rêverie! fit-il. Mais ne m'aviez-vous pas dit tout à l'heure que, vous-même...

— Oh! moi, j'ai rimé des riens à la manière de Parny. Et le ciel de Parny ne ressemble pas plus au vôtre que la femme de son imagination et de ses sens ne ressemble à celle de votre cœur.

— A celle de notre âme, n'est-ce pas?

— Je vous remercie, monsieur, de rapprocher ainsi nos émotions profondes et permettez-moi d'ajouter : fraternelles. Mais pardonnez-moi, si l'ange que vous créez dans le ciel, je le vois plus humblement sur la terre et si je le garde jalousement dans notre humanité. Si j'étais un poète, monsieur, la femme qu'il me plairait de chanter serait aussi une figure de lumière à qui feraient cortège nos plus fiévreuses aspirations et nos plus fascinantes mélancolies. Elle serait la vie de notre intelligence, le battement de notre cœur. Elle n'aurait point la perfection que vous donnez à votre sœur des anges. Elle resterait humaine et pécheresse. Pourtant, elle ne se résignerait pas à partager, à accepter notre déchéance sous la malédiction divine. Par sa tendresse et par sa grâce, elle ranimerait en nous l'étincelle de la divinité. Elle serait à la fois la Cynthie de Properce, l'Iseult de Tristan, la Béatrix de Dante, la Laure de Pétrarque.

— Et vous la nommeriez?

— D'un nom humain : Elvire.

L'adolescent sourit au jeune homme. Un souffle indiscernable allégeait l'atmosphère lourde de la pauvre salle d'auberge. Deux gardes de Grammont, un autre gendarme de Lagrange, un mousquetaire, qui étaient entrés sans attirer l'attention des jeunes gens et qui n'avaient point voulu interrompre leurs propos, se rapprochaient maintenant du foyer. Puis un son de trompette vint briser la magie du silence. Tout le monde se leva. Chacun ajusta son sabre, reprit d'un élan son manteau humide.

— Nous voilà, dit le garde du corps, tirés de notre songe. Nous avions rêvé de poèmes. On nous rappelle à notre service de soldat. Ne vous semble-t-il pas que nos trompettes de Cour sont bien enrouées ce matin? Heureuse rencontre en ces tristes jours, monsieur, j'aurais grand plaisir à vous revoir...

— J'ai eu bien de la joie à vous connaître. Croyez-vous que nous ne nous sommes même pas présentés l'un à l'autre?...

Et, comme les deux mains se tendaient, les deux noms s'échangèrent :

— Alfred de Vigny.

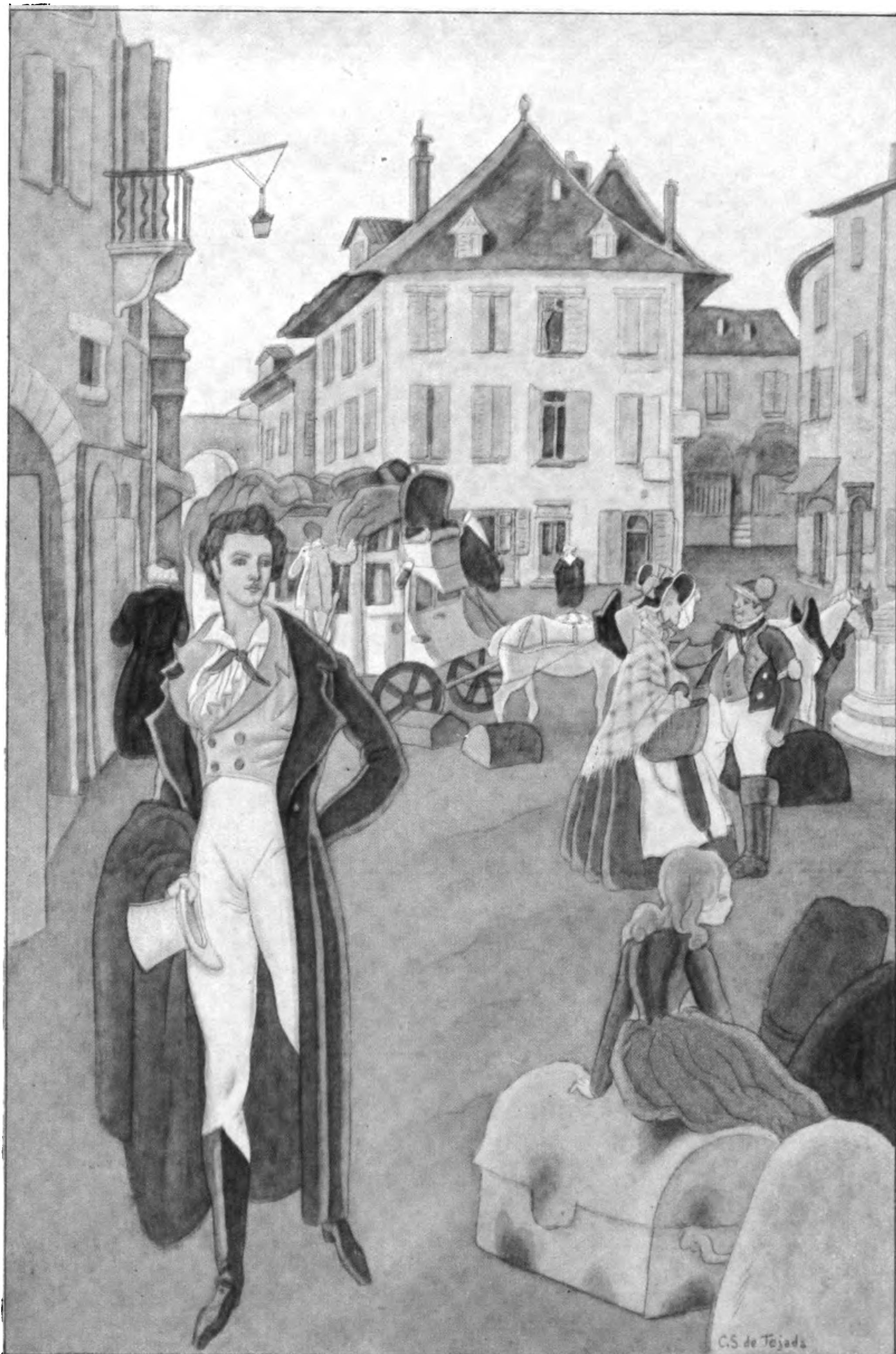
— Alphonse de Lamartine.

II

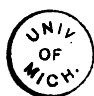
UNE PENSION A AIX-LES-BAINS EN 1816

La diligence qui, trois fois par semaine, en 1816, faisait la route de Chambéry à Genève franchit la porte d'Aix dans un fracas de trompes et de sonnailles et déboucha sur la Grand'Place où elle avait son relais. Ce centre d'Aix conserve encore aujourd'hui, malgré son adaptation moderne, ses percées de rues et ses constructions neuves, la forme rectangulaire, à peine élargie, d'autrefois. La Grand'Place se bordait, il y a cent ans, de grises maisons savoyardes, dont les rez-de-chaussée étaient occupés par la poste aux chevaux, par des remises, des auberges et une échoppe de frivolités de Paris. Les étages supérieurs s'accommodaient en logements de location. Mais, dès la fin de septembre, beaucoup de ces meublés étaient vides, et les propriétaires de garnis qui, ce matin d'automne, avaient guetté le passage de la voiture publique se trouvèrent déçus. Du coupé, ils ne virent descendre qu'un vieux prêtre se hâtant vers une hospitalité de couvent et un grand jeune homme de haute mine, mais de mince bagage, qui demanda le chemin de la pension Périer. Les curieuses accoudées sur le bassin de la fontaine où l'on puisait « l'eau douce », de Mouxy, pure d'alun, suivirent, d'un œil amical, le beau voyageur jusqu'à ce qu'il eût tourné dans la rue de l'Eglise. Il y eut encore quelque roulage sur le pavé, des bruits de sabots, une querelle de gamins se disputant une marmotte. Puis, les chevaux dételés, les gens attablés pour le dîner de onze heures, les filles et les petits mendiants disparus dans les ruelles, la place redevint silencieuse. Et l'on n'entendit plus que le pas régulier du soldat continuant sa faction de police.

Ce casque à chenille bleue, qui se substituait au bicorne gansé du gendarme impérial, indiquait le récent changement de régime et de maître. Les traités de 1815 avaient rendu Aix au roi sarde, Victor-Emmanuel. Chambéry, de nouveau, était la capitale d'un duché, le siège d'un sénat et d'une intendance générale. Mais ce retour de l'histoire avait été beaucoup moins favorable à Aix-les-Bains, qu'il avait privé d'une bonne moitié de sa population de baigneurs, au grand dam de l'industrie hôtelière, dont vivaient presque tous les habitants de la ville. Car il n'y avait pas trois maisons sur dix qui ne fussent, en tout ou partie, des restaurants économiques ou des pensions de famille.



... Un grand jeune homme de haute mine qui avait demandé le chemin de la pension Périer. (Page 10.)



Les bains de soufre, les sources d'alun avaient fait, aux temps des Romains, la fortune d'Aix. Ils aidaient maintenant tout juste sa population à vivre. La ville était si peu fortunée qu'elle n'avait pu disposer d'une somme de treize mille livres pour construire une maison commune sur la Grand'Place et il avait fallu, voilà trente-cinq ans, l'intervention munificente du roi Victor-Amé pour que fût édifié le petit établissement thermal auquel l'ingénieur de Robilant avait attaché son nom.

Pendant le règne de Napoléon, les séjours de la jolie princesse Pauline, de l'impératrice Joséphine, de la reine Hortense, même l'affreux accident de la cascade de Grésy, où la baronne de Broc acheva sa jeune existence sur le faux pas qui la jeta dans le Sierroz, avaient mis Aix-les-Bains à la mode. La Cour impériale venait y faire des cures d'eau d'alun et de vie simple. Les gens chamarrés des Tuileries, les femmes des officiers généraux et des hauts fonctionnaires, lasses de prendre toute l'année des attitudes pour obtenir un regard du maître, se réjouissaient d'organiser pendant un mois une existence bourgeoise en de modestes logis et de s'asseoir devant une table sans faste mais friande. Les uns et les autres n'étaient plus ici les figurants d'un tableau historique. Ils en oubliaient même l'histoire. Le service d'Alexandre, de César ou de Napoléon comporte des heures accablantes, où l'on ne peut ni rire, ni parler, ni rêver, ni aimer. Aix avait offert pendant dix ans un refuge à l'intime misère humaine de ces grands personnages comblés. Chacun, en revenant à sa modeste humanité, s'y était reposé de la contrainte de se mouvoir dans l'atmosphère d'un surhomme.

Maintenant, le surhomme était loin. On peut revenir de l'île d'Elbe, non point de Sainte-Hélène. Un jour de cette même année 1816, étaient apparus, en de vieux carrosses escortés par des cavaliers bleus, un souverain malingre, une reine altière et laide et quatre princesses en mousseline blanche. C'était le roi Victor-Emmanuel Ier qui venait, avec sa famille, reprendre possession de son duché savoyard. On alluma quelques feux, on fit partir de la poudre, on rangea pour une revue les jeunes gens de la milice, et les jeunes filles de la bourgeoisie chantèrent un hymne. Mais l'écho de ces fêtes officielles, qui coûtèrent 1.855 francs à la ville, n'y fit point revenir en nombre les voyageurs, et les sources perdirent le meilleur de leur clientèle française.

L'administration savoyarde, peu tracassière, remplaçait la terrible administration de l'empereur. On recommençait à voir dans les rues des pierres disjointes. Ici et là, les seuils s'encombraient de dépôts. Allait-on revenir à ces temps de négligence où l'intendant de Chambéry, dans une vive mercuriale aux Aixois, constatait que l'état des rues était tel que « les voyageurs avaient de la peine à s'en tirer »? Du moins prenait-on quelque soin à maintenir les accès de la rue des Bains et de la Grand'Place, ce qui était l'essentiel, et qui paraissait suffisant, puisque les étrangers ne circulaient guère en d'autres lieux. Matin et soir passaient, dans la rue des Bains, les chaises en drap bleu qui portaient les baigneurs aux sources. A la veillée, quand le temps était doux, les promeneurs de toutes les classes se réunissaient sur la place centrale, ecclésiastiques obèses tenant à la main leur chapeau, leur mouchoir et leur tabatière, jeunes élégants suivant des passagères qui riaient trop fort, familles modestes d'une province voisine admirant un vieux couple noble, émigré naguère, qui continuait de porter la vieille mode, Allemands du Nord à favoris fauves, jeunes Anglaises anémiques. Cinquante personnes sur cette place réduite, qu'éclairaient mal quatre lanternes, faisaient l'impression d'une foule.

Entre les heures de la cure, les petites gens qui venaient se traiter à Aix et qui logeaient chez l'habitant tenaient salon sur la voie publique, chacun installé sur une chaise, des deux côtés de la rue : de menus fonc-

tionnaires, de très humbles rentiers, une bonne sœur encapuchonnée, quelques vieilles coquettes de Genève devisant avec une figure de marguillier, un moine d'Italie, beaucoup d'aïeules.

La mine des pensionnaires donnait une idée de l'aspect des pensions. Il n'était pas permis à toutes les bourses, surtout à celles de l'arrière-saison, de se loger à l'Hôtel de la Poste, de l'Ecu de Genève, du Lion d'Or, ou bien des Trois Rois, mais, un peu partout dans la ville, on trouvait, pour moins de deux écus par jour, le logis et la table, à condition qu'on ne fût pas trop difficile sur le confort et que l'on se contentât, en maints endroits, de lits avec des paillasses de maïs.

Les vieilles gens, en majorité, entouraient les tables que présidait la maîtresse de maison. On y voyait des prêtres discutant les miracles de ces eaux profanes, et, quelquefois, des jeunes filles ennuyées, chaperonnées par d'austères parentes. Quelle conversation tenir à une momie d'un autre siècle?

— ... On dit, monsieur, que la route de la Grande-Chartreuse est pleine de dangers.

— Mon Dieu, madame, les pluies, les gelées, la fonte des neiges ont pu occasionner en hiver quelques accidents. Mais, par ces jours tièdes, il ne peut y avoir de péril sérieux.

— On affirme que des blocs énormes de rochers se détachent et qu'ils ont écrasé, la dernière semaine, deux voyageurs.

— Je n'ai pas entendu parler de cette terrible catastrophe.

— On assure que la police française laisse passer par le Jura et par le Rhône des bandes d'anciens soldats de Buonaparte qui arrêtent les berlines et maltraitent les femmes.

— S'il en est ainsi, ce serait de la folie, madame, de vous engager en ce moment sur de pareils chemins.

— Et moi qui devais partir sous trois jours!

— Oh ! vous nous ferez bien la grâce de rester encore une semaine.

Parfois, au dessert, une silhouette noire, une larve gémissante venait quêter pour les pauvres ou les couvents malgré le courroux de l'ordonnatrice qui présidait à la bonne tenue de la salle à manger. Partout, ici et là, quand la saison cessait d'être mondaine, de l'ennui, de la sénilité, de la stérilité, une atmosphère grise et vide.

Il y avait bien la vallée et son soleil tiédi, le lac et sa magnificence. Mais les rhumatisants de la cure d'automne, appliqués au traitement et minutieux observateurs du régime, n'étaient point des amants de la nature et se contentaient de parcourir l'allée de peupliers qui menait au Port ou de tourner en rond sur la Grand'Place.

Ainsi apparaissaient la ville d'Aix-les-Bains, ses gens et ses logis, lorsque le jeune homme de fière mine et de mince bagage, que les guetteurs de clientèle avaient vu descendre de la voiture de Chambéry, vint frapper à la porte de la maison Périer.

⁂

Cette demeure du chirurgien Périer était alors la plus estimée et la mieux pourvue des pensions de la ville des thermes. Elle se trouvait située tout au bout de la ville, sur la place des Eaux d'alun et en bordure d'un petit chemin qui conduisait aux premières assises du Revard. La maison, naguère reconstruite, se composait de trois corps de bâtiments d'un étage, un fond et deux ailes, sur une cour carrée. Le toit ne se posait point de face à la mode latine, comme il est d'usage dans les maisons savoyardes, mais il présentait néanmoins une saillie assez forte pour abriter la balustrade de bois qui courait tout au long

de l'étage du triple bâtiment. Ce balcon sur lequel s'ouvraient les chambres était soutenu par de gracieuses colonnettes et rejoignait directement le sol par deux escaliers : l'un qui descendait au milieu du côté droit de la cour, le second, en échelle, aboutissant à l'un des portillons. Cette galerie extérieure s'égayait de glycines et, quand la saison le permettait, de pots de géraniums.

Au rez-de-chaussée se trouvaient, avec l'appartement des maîtres, une vaste salle à manger, une cuisine étincelante de ses cuivres frottés et refrottés, une écurie et une grange. Dans la cour, que traversait en diagonale une rigole empierrée, un seul arbre, un magnifique tilleul, répandait quelque ombrage. Sous la galerie, contre le mur du bâtiment de face, il y avait un banc où venaient s'asseoir les pensionnaires habitués et où le docteur lui-même ne dédaignait pas de se mêler aux propos du soir.

Ce médecin logeur, Pierre-François Périer, un haut Savoyard de Taninges, était, en 1816, un septuagénaire tout blanc, dont le visage rasé se perçait de deux yeux gris où souriait toujours une malice. Docteur en chirurgie de l'université de Turin, il avait exercé son art d'abord dans l'armée sarde pour s'établir ensuite à Aix vers 1790. Douze ans plus tard, il était nommé inspecteur adjoint des eaux thermales qu'il prit à ferme en 1808 moyennant une redevance de quatorze cents francs. Ce n'était point là, sans doute, une excellente affaire, car, dès l'année suivante, Pierre-François Périer avait renoncé à cette exploitation directe comme il avait renoncé à sa sous-inspection honorifique et sans traitement. Ce fut dès lors qu'aidé par sa femme, née Philiberte Verniquet, il commença de prendre chez lui des pensionnaires. Il avait fait, dès son arrivée à Aix, moderniser la vieille demeure bien située qu'il avait acquise à bon compte et que l'on appelait, depuis cent ans, la maison de Martinel d'en haut. Cette maison de Martinel ayant été bâtie sur les ruines des thermes antiques, les travaux de reconstruction mirent à jour des vestiges d'étuves. Ce fut la période glorieuse de la vie du chirurgien Périer. Le bonhomme envoya, sur ses « fouilles », un rapport à l'administration du département qui, dans l'engouement où l'on était alors pour les Romains, voulut bien voir dans leurs travaux d'Aix « une nouvelle preuve de leur sollicitude pour le soulagement de l'humanité ». Comment les eaux d'alun et les bains de soufre soulageaient l'humanité, le médecin Périer l'expliquait également à ses confrères et correspondants en des brochures qui font aujourd'hui partie du fonds thermal. On traitait à Aix presque toutes les misères humaines, rhumatismes, maladies de la peau, paralysie, affections scrofuleuses ou lymphatiques, « engagement » du foie, de la rate, du poumon, « maladies anomales, provenant d'un état général de faiblesse ou d'énervation », danse de Saint-Guy, tics douloureux, affections hystériques, gastralgies. On attribuait même aux eaux de soufre le pouvoir de restituer les ardeurs de la jeunesse. Et c'était sans doute parce que la cure aixoise était universelle et souveraine que l'on avait vu venir dans la petite ville savoyarde tant de grands personnages tourmentés de maux contradictoires.

De quoi pouvait bien souffrir le grand jeune homme qui, débarqué ce matin-là de la voiture de Chambéry, se présentait à la pension Périer ? Ce nouvel hôte avait été annoncé par une lettre d'un médecin du Mâconnais, le docteur Pascal, de Saint-Sorlin, à son confrère d'Aix. Il était dit, dans cette recommandation, que M. Alphonse de Lamartine, âgé de vingt-six ans, ancien garde du corps de Sa Majesté Louis XVIII et, présentement, maire de Milly (Saône-et-Loire), était incommodé d'une légère atteinte au foie.

— Vous avez raison, monsieur de Lamartine, dit paternellement le vieil homme, de venir prendre les eaux en ce moment. Vous vous y trouverez peu

encombré et je n'ai, moi-même, ici, que peu de monde, deux bonnes demoiselles de la Maurienne, un curé de Toscane et un marchand de Tournus, d'excellentes et tranquilles personnes. On va vous conduire chez vous.

Un domestique, un homme de Tarentaise, corpulent, à figure carrée et avenante, s'empara du bagage du nouveau pensionnaire et le conduisit vers l'escalier qui donnait accès à l'étage. Mais comme le voyageur allait mettre le pied sur la première marche, il dut s'effacer pour livrer passage à une jeune femme enveloppée dans un châle de laine. Elle était assez grande. On la devinait svelte. Le peu du visage qui apparaissait eût semblé d'une extrême pâleur s'il n'avait été réchauffé et comme coloré par un regard d'une vie extraordinaire. Au salut de M. de Lamartine, l'inconnue répondit par une légère inclinaison de tête. Le jeune homme eut la certitude que cette jeune femme n'était point l'une des « bonnes demoiselles mauriennoises » dont lui avait parlé le médecin.

— Cette dame est une des pensionnaires de M. Périer ? demanda-t-il à l'homme qui le dirigeait.

— Oui, monsieur, mais vous ne la verrez jamais à la table des hôtes. On la sert dans sa chambre qui est à côté de celle où je vous mène. Oh ! on ne s'aperçoit pas beaucoup qu'elle est ici. C'est une Parisienne, l'épouse de ce fameux M. Charles, vous savez bien, M. Charles, le premier homme qui est monté dans les airs.

Et, plus bas :

— On la croit bien malade. Mais elle est douce, pas exigeante, très bonne pour les enfants et, quoiqu'elle ne parle à personne, je peux bien vous dire que tout le monde l'aime.

III

PROFILS AU CRÉPUSCULE

Cette jeune femme, qui s'isolait dans son mystère, M. de Lamartine ne la revit ni le lendemain ni le surlendemain de son installation chez le docteur Périer. Leurs fenêtres, cependant, comme leurs chambres étaient voisines. Il entendait, matin et soir, les pas de la domestique se hâtant le long de la galerie de bois pour le service de sa maîtresse. Il percevait même, à travers la cloison, la voix qui donnait des ordres, lente, l'accent las, mais le timbre clair, un peu chantant et qui s'éteignait à la fin des phrases sur une note élevée, comme fait la voix des enfants. Il savait le nom : Mme Charles. Il ne pouvait ignorer la célébrité du mari, le physicien qui, faisant une réalisation scientifique de l'empirisme de Montgolfier, s'était élevé de terre par le moyen d'un globe gonflé d'hydrogène, d' « air enflammé », comme on disait alors. Cet homme, illustre depuis trente ans, devait être aujourd'hui un vieil homme. Qu'était venue faire sa jeune femme dans ce bourg savoyard où, depuis la fin de septembre, il n'y avait plus de société, et pourquoi cette malade, si malade

disait-on, avait-elle choisi de séjourner près de ces thermes dont elle ne suivait même pas le traitement?

M. de Lamartine se posait ces questions tandis que, accoudé à la fenêtre de sa chambre, il s'attristait à voir venir le crépuscule. L'existence automnale, dans une ville d'eau désertée, ne prédispose point les âmes à la joie. L'hôte de M. Périer n'avait pas encore passé la moitié d'une semaine dans la maison de la place des Eaux d'alun, et déjà il lui semblait qu'il allait y périr d'ennui. Vivre seul, en garçon, dans une hôtellerie de famille, où l'on ne voit que des gens d'âge, — la maman Périer, les vieilles demoiselles de Maurienne, le marchand de Tournus, le curé toscan, — n'avoir, en ces journées, que le souci monotone du régime, la ressource d'excursions isolées ou d'une promenade en rond sur la Grand'Place le soir, cela devient vite d'une pesante tristesse, même quand on s'efforce d'occuper ses loisirs en relisant Azaïs, ou le théâtre d'Alfiéri, ou l'*Agathoclès* traduit par Mme de Montolieu. M. de Lamartine avait mis dans son bagage ce roman anglais alors en vogue. Il lui plaisait d'y trouver le portrait d'un jeune homme mélancolique, des considérations sur le doute universel, sur la vanité des honneurs et sur la nécessité d'éprouver une grande passion pour s'élever au-dessus du commun.

Cette nostalgie, ce goût de l'exceptionnel, cet élan vers l'inaccessible n'étaient pas seulement une mode d'alors. Ils s'expliquaient par l'atonie sociale qui marqua les premières années de la Restauration. L'Empire, en faisant aux hommes des destinées prodigieuses, en multipliant au delà des frontières les grands administrateurs aux pouvoirs souverains, en entourant d'un faste royal les commandements militaires, et même en improvisant des rois, avait offert à la jeunesse des domaines et des leviers d'ambition qui se trouvaient soudainement anéantis. Les énergies neuves ne savaient plus comment se réaliser. Même les boudeurs, les indécis, ceux qui n'avaient pas voulu prêter l'oreille aux carillons des *Te Deum,* ressentaient, jusqu'à la souffrance, une contrainte d'inutilité, une sensation de vide. Ils rêvaient ce que les autres avaient vécu. Dans leur âme impatiente se déchaînaient les tumultes et les orages dont s'était enveloppée l'action des hommes de l'Epopée. Ces fièvres prenaient leur expression dans un lyrisme intérieur dévorant, dans cette orgie d'images dont nous avons vu se colorer les propos de la rencontre de Béthune. Creuset fulgurant d'où jaillirait une poésie qui ne serait plus la rhétorique de M. de Fontanes, ni les descriptions glacées de l'abbé Delille. Selon le plus illustre de ces ardents, Ossian fut l'Eschyle de ces temps ténébreux. Qu'importe que le vieux barde eût existé ou qu'il fût un mythe lui-même! Ne suffisait-il point que, dans les chants écossais accommodés par Macpherson, traduits par Baour-Lormian, on trouvât un océan d'ombres, de sang, de larmes, de plaintes, dont l'immensité, le demi-jour, la tristesse correspondissent à la mélancolie intime et aux élans brisés de la jeunesse de cette époque! Ossian, le Saint-Preux de *la Nouvelle Héloïse,* le René de Chateaubriand, le Werther de Gœthe ont fait les jeunes âmes de ce temps et préparé celles des générations suivantes. On lisait encore Voltaire, mais on était loin de Voltaire. Le dernier siècle avait eu trop d'esprit pour que le nouveau siècle n'eût point trop de passion.

Le jeune homme pensif qui suivait distraitement d'une fenêtre de la maison Périer la chute du soleil dans un crépuscule d'automne portait en lui toute l'âme exaspérée de sa génération. Il n'était rien et il se sentait des forces à soulever le monde.

Les âges de sa jeune vie se rejoignaient dans une si brève vision de sa pensée que toute son existence jusqu'alors lui semblait tenir en un rêve courant des brumes fraîches d'une aube à la lumière crue d'un matin achevé. Son enfance? Un bondissement de chevreau dans le jeu immense des quatre

saisons de la nature, le ciel et le sol de Milly, atmosphère paisible, vallonnements doux, terre de ceps et de chasse. Le père? un soldat vigneron. La mère? une prière ailée. L'adolescence avait été celle d'un bon élève de collège, impatient des disciplines, curieux des intelligences qui avaient une action sur la sensibilité. Puis ce fut le grand tourment qui est au seuil de la vie d'homme, le seuil qu'il faut franchir en rejetant les lisières, les pas qui chancellent parmi des appels, des images, des gouffres, l'être entraîné, bousculé, attiré, retenu par tous les souffles qui se heurtent et tourbillonnent dans ce carrefour de la vie.

Seul? Non. Il y avait eu, en ce passage, l'émulation et le soutien des amitiés, celles d'un Louis de Vignet et d'un Aymon de Virieu, pour ne parler que des bons compagnons de jeunesse dont le rôle sera sensible en ce récit.

Quant aux amours ! Des fantaisies d'une semaine ou des bluettes éphémères, même quand les élans avaient paru très vifs, des filles de Milly ou de Saint-Sorlin, une idylle qui avait failli tourner au mariage avec une jeune fille de la bourgeoisie mâconnaise, des femmes rencontrées à Dijon, Lyon, Paris, Péronne, dans les villes où il promenait son désœuvrement agité, sa curiosité des aventures, et cette fièvre du jeu qui le replongeait à chaque fois dans la misère humiliée des dettes, dans cet effondrement moral d'où sa famille et ses amis avaient tant de peine à le sortir... Sans doute, il y avait eu aussi les amours de Naples, la liaison d'un mois avec une petite cigarière, roman des sens idéalisé par la beauté d'un ciel où se divinise la volupté, exaltation sans lendemain, mais non point sans souvenir, et qui peut fournir des thèmes à un lyrisme d'élégies. Même ces élégies, déjà, étaient écrites. Mais, quand il songeait à ces émotions plus profondes qu'il aurait rêvé de vivre et même de souffrir, cet amoureux qui devait créer tant d'amoureux n'avait jusqu'alors rencontré que « ces traits vagues où la vierge apparaît aux rêves de l'amant », et ce n'était point une aventure récente et déjà finie avec une châtelaine de son voisinage qui pouvait à l'heure présente occuper son imagination. Cette passionnette, en suite des autres aventures, ne lui avait pas plus fait connaître l'amour que son passage éphémère dans une troupe de soldats de parade ne lui avait fait connaître l'action, ni que l'accueil de courtoisie fait à ses premiers écrits par l'Académie de sa province ne lui avait fait pressentir la gloire.

Et quand ce jeune homme s'était plaint d'un mal du foie à traiter par une cure, la clairvoyance maternelle avait répondu : « Non, ce n'est pas cela. » Ce que ce tourmenté apportait en lui de si douloureux dans une ville de thermes aux trois quarts morte, c'était une activité sans emploi, une ambition sans sujet, une passion sans amour. Surtout une passion sans amour, car il était dans cette attente sacrée où l'on adore sans objet, où l'on se plaint sans douleur, où l'on pleure sans larmes, où l'on préfère l'automne au printemps, où Montaigne devient insupportable et où l'on envie le destin de Werther. N'avait-il pas écrit naguère à l'un de ses amis qu'il sentait son cœur « aussi plein de sentiments délicieux et tristes » que dans les premiers accès de fièvre de sa jeunesse, que des idées vagues, sublimes et infinies lui passaient « à travers la tête à chaque instant », et que, si, pour son malheur, il trouvait une de ces figures de femme dont il rêvait autrefois, il l'aimerait « autant que l'homme sur la terre aimât jamais » ?

***

Sous le regard distrait de M. de Lamartine, le jardin de la pension Périer commençait à perdre ses couleurs. Ce jardin était clos, de trois côtés, par un

mur sur lequel, au Midi, s'appuyait une treille. A l'Est, du côté des champs, il était fermé par une barrière et dominé par un horizon de cimes. Il servait à la fois de réserve potagère et de musée d'antiques. On y voyait, en effet, parmi des carrés de choux et des corbeilles de glaïeuls ou de reines-marguerites, des fûts mutilés, des fragments de dallages de briques, poussières de l'antique vaporarium, des vases noir et rouge de fabrication allobroge, et le cadran solaire que le bonhomme Périer avait exhumé triomphalement de ses caves. Pour un autre que le jeune rêveur, rattaché par toutes ses fibres neuves à la vie sensible et vivante, ces vestiges eussent évoqué l'image des splendeurs locales révolues, les temps de faste où, sur ce sol de jardins et de prairies qu'il avait sous les yeux, se dressaient les riches villas d'un Campanus, d'un Titus, d'un Pompeius Carpophorus, et où se croisaient, autour des étuves, célèbres dans le monde gallo-romain, les litières patriciennes avec leur escorte colorée de familiers et d'esclaves.

M. de Lamartine, à vingt-six ans, n'avait point de curiosités d'archéologue. Il avait trop à s'occuper de son époque et de son destin pour s'intéresser aux foules glacées des millénaires.

— Pierres mortes! murmura-t-il.

Et, au même instant, il releva la tête.

Un bruit léger, un presque imperceptible mouvement d'étoffe sur l'appui de la fenêtre voisine venait de lui révéler une présence qui semblait se manifester exprès pour donner une forme réelle aux fièvres de son imagination. La jeune femme que M. de Lamartine avait rencontrée le jour de son arrivée à Aix, et que depuis il n'avait pu revoir, lui apparaissait enfin juste au moment où il rêvait d'amour ossianique et de femme inconnue. Ce n'était pourtant point là l'une de ces coïncidences que le destin machine comme un arrangement de théâtre. Les pensées du jeune pensionnaire de la maison Périer se répétaient identiques à toutes les heures du jour, et la nostalgie qu'elles entretenaient en lui était constante depuis des mois. Mais il ne faut pas nier, et lui-même devait plus tard avouer qu'elles étaient faites pour transformer tout de suite les impressions en émotions.

Il n'apercevait qu'un mince profil, un peu de blancheur se détachant à peine de l'ombre envahissante. Mais cela suffisait à peupler le paysage de montagne devenu morne. Une vivante ranimait de sa vie les choses mourantes du soir. Un peu de mystère féminin rendait de la chaleur aux songes qui se décoloraient dans la brume venue. Une discrétion, une sauvagerie aussi de mélancolique empêchaient le jeune homme d'observer à son gré l'inconnue qu'il savait jeune, dolente, secrète. Etait-elle jolie? Elle lui avait, du moins, paru gracieuse dans sa démarche et dans l'inclinaison de tête qui avait répondu, l'autre matin, à son salut. Mais presque tout le visage se dérobait alors, comme il se voilait encore maintenant dans un mouvement de châle. Tristesse, volonté d'isolement ou fragilité de fleur de serre chaude, constamment en péril? Cette Parisienne dont tout le monde s'occupait dans la maison Périer, justement parce qu'elle ne fréquentait personne et qu'on ne la voyait jamais à la table du médecin, n'offrait pourtant point de prétexte aux propos malicieux. Les susceptibilités d'abord émues par cette attitude de réserve s'étaient peu à peu transformées en une sorte de respect apitoyé. Cette étrangère était évidemment d'un autre monde que les deux Mauriennoises qui, avec le prêtre toscan et le marchand de Tournus, étaient venues après la saison et au plus juste prix réchauffer leurs rhumatismes aux quarante-cinq degrés de la source de soufre. On ne reprochait même pas à Mme Charles son élégance, parce que cette élégance était d'instinct, de race, d'habitude, non point de parure. L'une des vieilles demoiselles de la pension racontait même qu'elle avait acquis à Cham-

béry, le mois précédent, pour une nièce et moyennant dix écus, une robe de laine blanche pareille à celle que portait d'ordinaire la Parisienne.

La Parisienne! Il y avait, dès alors, en province, un accent spécial pour prononcer ce mot, comme si le mot portait en soi une provocation et qu'il y fallût, au moins dans le ton, une réplique ou une réserve. M. Alphonse de Lamartine s'impatientait de ces nuances dont il s'exagérait le caractère maussade. Pour lui, cette jeune femme tenait justement de sa qualité de Parisienne un charme de raffinement et d'exception. Elle était tout autre à ses yeux que cette châtelaine de sa campagne avec qui, naguère, il était en galanterie ou que la petite bourgeoise mâconnaise que, sur ses vingt ans, il avait eu le désir d'épouser... Mme Charles! la femme du célèbre expérimentateur Charles, qui était de l'Institut... Il semblait au jeune homme qu'il avait quelque droit, par ses élans de l'esprit, d'être accueilli par cette Mme Charles, qui vivait à Paris dans l'atmosphère des intelligences. Il eût souhaité de lui être présenté. Mais la crainte de contrarier une volonté de retraite et de s'attirer une défaite l'avait retenu d'exprimer son désir au médecin Périer. Et cependant il sentait bien que l'énigme de cette isolée, que le voisinage de cette distante lui donnaient seuls le courage de ne pas abandonner brusquement pension, médecin et régime pour revenir chasser le lièvre sur les coteaux de Milly ou s'en aller flâner une quinzaine à Chambéry, chez son ami Vignet, où il s'ennuyait tout de même moins qu'ailleurs.

La nuit, maintenant, était presque totale. Une fraîcheur tombait du ciel ou montait du sol. Le jeune homme perçut une voix grondeuse et comprit que sa voisine était invitée, par quelque gardienne, à rentrer dans sa chambre. Il vit un bras se dégager du long châle. Il eut même cette illusion ou cette sensation, dont il brûla et pâlit, qu'un regard, un regard qui lui parut immense, rejoignait le sien et qu'il prenait lui-même, ce regard, comme un être prend un être.

— Madame, il faut rentrer...

Les volets de la fenêtre se fermèrent doucement, et la femme, encore plus fugitivement entrevue que la première fois, recommença de se murer dans son mystère et dans sa nuit.

IV

UNE VIE DE FEMME

A la lueur de deux bougies, Mme Charles penche sur un petit cahier rouge son profil mat coupé par les tresses tombantes de la chevelure au repos. Cette jeune femme, avec application, écrit. Est-ce le journal intime où sont reçues les confidences de celles qui ne disent pas tout à leur confesseur et que, cependant, tourmente l'obsession de l'aveu? Est-ce l'un de ces albums de pensées qui furent tellement à la mode dans la génération féminine d'après Rousseau?



Le voyageur dut s'effacer pour livrer passage à une jeune femme enveloppée dans un grand chale. (Page 14.)



Non, ce n'est rien de cela. Ce qui s'inscrit sur ces feuilles menues, ce sont des chiffres. Le cahier rouge est un carnet de comptes, et voici :

« ... Gages de Marie........................ 30 francs.
... Livres .... 19 —
... Pastilles pour la toux.................. 1 fr. 10. »

Pastilles pour la toux ! La jeune femme, d'un geste habitué, étend la main vers une boîte genevoise qui porte la miniature de Jean-Jacques. Mais le geste ne s'achève pas. La main referme le carnet rouge. Un appel :

— Marie !...

Une fille de chambre sort de l'alcôve voisine. Elle a un regard tendre avec un air effronté, une créature de Paris dont on devine que le service est rude et familier.

— Quelle heure est-il ?

— Il est, madame, l'heure de souper.

— Je n'ai pas faim.

— Vous n'avez jamais faim, madame, parce que vous vous laissez prendre par l'ennui. Vous devriez descendre à la salle à manger de tout le monde...

— Je m'ennuierai bien davantage encore.

— Ce n'est pas sûr. Il y a des changements.

Le profil triste se redressa, presque amusé.

— Trois petits vieux sont partis, n'est-ce pas, et ils ont été remplacés par trois petites vieilles ?

— Il y a de la jeunesse qui est venue.

— Tant pis pour elle. La jeunesse qui vient se soigner ici n'est plus de la jeunesse.

— Madame est dans ses mauvaises heures.

— Je suis dans mes heures de toujours.

— Et madame est toujours triste.

— Triste ?... Je vous défends...

Et avec une sorte de rire où il y a des nerfs et de la douleur :

— Je vous défends de croire que je ne suis pas la plus heureuse des femmes. Vous entendez bien, Marie. Laissez-moi !...

*
**

La plus heureuse des femmes ! Dans la trop grande chambre que les deux bougies éclairent pauvrement, il y a plus d'ombre que de lumière. Symbole d'une vie. Il est des existences innocentes et mûries, comblées et incomplètes, qui traînent de lourds souvenirs, d'obsédantes mélancolies, de funèbres apaisements. Il est des êtres auxquels tout a manqé, auxquels, même dans la sécurité morale et matérielle, tout continue encore de manquer.

Mme Charles fit le geste de s'envelopper plus étroitement de son châle. Elle frissonnait toujours un peu le soir dans cette maison étrangère où elle ne connaissait personne, où elle ne voulait connaître personne.

Cette jeune femme portait, depuis dix ans, un nom célèbre dans les sciences et dans le populaire. Son mari, bien que glorieux, était un homme simple et bon... Oui, simple et bon... Et il n'avait guère que trente-cinq hivers de plus qu'elle.

Grand Dieu ! comme, en cet isolement d'octobre, on avait froid à l'âme ! Sur une plainte de sa maîtresse, Marie vint remuer les braises, et les flammes, soudainement, jetèrent une lueur plus vive dans la chambre dont apparut tout

le détail. C'était une assez vaste pièce, la plus confortable, assurément, de la pension Périer et qui formait une manière de salon auquel s'annexait, comme une seconde chambre, une grande alcôve encadrée d'une cretonne à fleurs. Un canapé recouvert de toile blanche occupait l'angle entre la fenêtre et la cheminée, qu'égayait, entre deux flambeaux d'argent, le tic tac cristallin d'une pendule portative, article de Paris dont s'émerveillait la province. Sur une commode à lourdes ferrures, on voyait, avec quelques livres aux reliures d'or sombre, une boîte à thé en acajou et deux tasses de porcelaine de Chine bleue et rose. Une ancienne table à trictrac drapée de dentelle avait été transformée en coiffeuse. Deux fauteuils et quelques chaises « à la lyre » complétaient ce mobilier sommaire avec la table ronde, chargée de livres encore et de lettres, près de laquelle veillait la jeune femme. Au mur, tapissé d'une imitation de Jouy dont on avait tenté d'appareiller les nuances claires à la cretonne de l'alcôve, le regard s'arrêtait sur une peinture italienne de *la Vierge et l'Enfant* et sur des gravures au burin représentant des anges de Rubens et des amours de Boucher. Le plafond était en poutrelles blanchies naguère et le parquet fait de larges planches de sapin à la manière savoyarde.

Dans ce décor disparate des séjours provisoires, le foyer ranimé créait une vie chaude. Que c'était bon le feu ! La jeune femme avait eu si froid jadis qu'il lui semblait qu'elle aurait froid toute sa vie. Il est des souvenirs qu'on voudrait oublier et que l'on ne peut anéantir.

M[me] Charles était née à Paris, mais par hasard et de parents créoles. Elle se nommait Julie Bouchaud des Hérettes. Les quelques années de son enfance heureuse s'étaient écoulées dans le beau domaine de Saint-Domingue, « établi en indigo » au port Saint-Louis, dans le quartier de Port-de-Paix. Elle avait sept ans lorsque M. Bouchaud des Hérettes, son père, l'emmena avec lui dans un voyage à Nantes où l'un et l'autre se trouvaient au moment du massacre des blancs dans l'île. La mère, là-bas, menacée, malade, ne parvenant pas à fuir, ne résista point à tant d'angoisses et de misères. Le veuf eut-il la raison troublée par ces événements qui ruinaient sa vie et détruisaient son foyer ? Tour à tour déprimé et furieux, il demanda à l'alcool l'oubli des catastrophes. Julie fut confiée, vers 1795, en même temps qu'un de ses neveux, Jean-Baptiste-Sébastien Loménie de Marmé, à une sœur de son père, Louise-Julienne Bouchaud, réfugiée elle-même en France et vivant à Paris, des ressources les plus précaires. Par un jeu de fatalité qui permet de singuliers rapprochements d'histoire, la vieille femme, l'enfant et la jeune fille avaient trouvé un abri dans les combles de « la maison Coigny », située au coin de la rue Saint-Nicaise et de la rue des Orties, l'hôtel de cette jolie duchesse de Coigny, qui fut « la jeune captive » d'André Chénier. Une enfant misérable vint de la sorte s'étioler dans un grenier de la belle demeure où, sur la fin du régime, avait brillé l'une des reines de Paris, une femme que devait immortaliser le dernier souffle d'un poète. Il est de ces rencontres.

Avoir un toit, c'était déjà quelque chose, mais du feu ? Mais du pain ? Mais des éducateurs et des livres ? L'aide de la famille était insuffisante et fantasque. La vieille femme et les deux enfants à sa charge se trouvaient inscrits au nombre des indigents sur l'état des propriétaires colons de Saint-Domingue résidant en France et admis à recevoir les secours de l'Etat. Pauvres secours et pas toujours payés. Il y eut des heures de désespoir où l'on pensa « en finir ». Le logis en soupente se composait de quatre pièces pavées de carreaux en très mauvais état. L'air passait par tous les huis disjoints. Les enfants étaient à peine vêtus. Il y a, dans les êtres les plus dénués, des réserves adorables de charité. Les époques affreuses ont de grandes beautés. La Révolution, qui multiplia les désastres intimes, surexcita l'instinct profond du

dévouement et la solidarité des êtres dans le malheur. La fillette de quatorze ans, privée de tout, donna ce qu'on lui donnait à l'enfant de neuf ans qu'elle avait pris sous sa garde. Elle le réchauffait dans son pauvre châle et, quand il pleurait, elle lui chantait, de sa jolie voix créole, ces chansons gracieuses du temps où le siècle était heureux, où il y avait de la tendresse, de la moquerie et de la malice. Ainsi, dès l'enfance, Julie apprit-elle à aimer en se donnant, et le don de soi est inépuisable.

***

Un triste sourire passa sur les lèvres de Mme Charles qui s'était rapprochée du foyer. Sur la table, la femme de chambre mettait un couvert, disposait le lait et les fruits d'un frugal repas du soir. Mais Julie, inattentive aux sollicitudes de la fille, demeurait tout à sa pensée. Un souvenir de douceur se dégageait de ces évocations d'infortune. Ce petit Loménie de Marmé, elle l'avait tout de même aidé à devenir un homme, un beau jeune homme, qui lui devait son uniforme d'officier et sa joie de vivre. Mais, pour cela, il avait fallu des changements dans un destin.

Julie se revoyait, transportant le mince bagage de son existence de la soupente de la maison Coigny dans une agréable propriété de Touraine, la Grange Saint-Martin, à Saint-Paterne, où un frère de sa mère, Michel-Louis de Bergey, ancien lieutenant de dragons et conseiller de préfecture au début du Consulat, bientôt membre du Corps législatif, avait appelé sa nièce, en même temps qu'il accueillait le père. Ce Bergey, qui était un bon compagnon avec des lettres et de la philosophie, avait traversé sans dommages la tourmente révolutionnaire. Veuf depuis peu d'années, il offrit une hospitalité intermittente à Bouchaud des Hérettes, que son oisiveté et son inutilité rendaient de plus en plus atrabilaire. Si le père de Julie continua d'être reçu dans cette maison agréable, c'est que, déjà, le charme de sa fille y avait fait merveille. On ne pouvait pas ne pas s'attacher à cette frêle créature, que la gravité triste de sa jeunesse avait préservée des légèretés du Directoire. Elle plut à la société d'esprits aimables qui se groupaient autour de l'oncle et qui étaient de son époque. Le cerveau de la jeune fille s'éduqua vite au contact de ces cultures. L'intelligence de Julie, spontanée, impulsive, se paralysait devant les théories. Mais elle avait l'intuition du vivant, du concret, une aptitude, chèrement acquise, à l'observation, de grandes facilités d'émotion. Elle lut et relut tout l'œuvre de Jean-Jacques dans ses parties de sensibilité même les plus factices. Surtout elle dévora *la Nouvelle Héloïse*. Etait-elle, comme la plupart des jeunes filles de son âge, une passion latente cherchant son objet? En elle se révélait surtout la tendresse caressante des êtres longtemps terrifiés par la vie et qui s'agenouillent avec reconnaissance devant un sourire, un visage de bonté, un geste de protection, et, de fait, Julie n'avait-elle pas besoin d'être protégée maintenant encore, et cette fois contre les duretés et les incompréhensions d'un père terrible? L'oncle disait :

— Il faudrait te marier, petite. Je te marierai.

Il chercha autour de lui parmi les gens de son âge, car il ne recevait, à Saint-Paterne, personne qui fût de l'âge de Julie. Qu'importe, d'ailleurs. Si Julie avait des rêves, elle savait bien qu'elle n'avait pas le moyen de les vivre. Il n'y a, au surplus, qu'à se faire des rêves raisonnables et demander à l'imagination de combler les lacunes de la réalité... Le visage, la silhouette du physicien Charles, au temps où il connut Julie, étaient à peu près tels que nous les montre le pastel de Pasquier à Cluny. C'était un sexagénaire d'une physionomie intelligente et fine, vieillie par les cheveux blancs, rares sur le sommet de la tête

et qui, sur les tempes, s'envolaient en ailes de pigeon, mais rajeunie par l'expression animée et riante d'un regard bleu. Les lèvres minces, d'un joli dessin, avaient plus d'esprit que de sensualité. Vêtu de tons gris qui convenaient à son âge, il s'appuyait sur un jonc à pomme d'ivoire. En somme, un beau vieillard soigné, content de soi et des autres. Il était aux portes de l'hiver. Il y resterait sans doute quelques années encore. Et il conservait la séduction de ces esprits riches qui se répandent en propos aimables, brillants et sans malignité. Quand il paraissait, les femmes l'entouraient encore, comme elles s'étaient groupées autour de sa chaire lorsque, par ses gestes de faiseur de miracles, il leur avait donné le goût de cette magie nouvelle qu'était la science de la physique.

On racontait sa vie aux enfants. Les gens informés disaient que, tout jeune et tout pauvre, il était venu de Beaugency dans la capitale. D'abord simple commis dans les bureaux du contrôleur général des finances, il avait appris tout seul la physique, pour l'enseigner ensuite aux autres, mieux que les savants officiels. Ses démonstrations frappaient l'imagination de son public. On se penchait sur ses microscopes qui, par des grossissements énormes, faisaient visible l'invisible. Pour expliquer les forces électriques, il foudroyait un animal pendant son cours. Les jours d'orage, d'un appareil dirigé sur le ciel, il obtenait des étincelles énormes. Franklin disait de Charles : « La nature ne lui refuse rien. Il semble qu'elle lui obéisse. » En 1783, par un beau jour de soleil, après les expériences incomplètes de Montgolfier, on vit Charles avec son ami Robert se laisser enlever des Tuileries par un globe d'hydrogène, tandis que des milliers de curieux poussaient des cris d'enthousiasme ou de stupeur. Charles appartenait à l'imagerie populaire. Des chanteurs célébraient ses exploits dans les foires. Le roi l'avait pensionné sur sa cassette, et ce fut en ce temps qu'ayant raillé Jean-Paul Marat au sujet des prétendues découvertes de ce médecin sur le feu, l'électricité, la lumière, il lui avait fallu, en outre, corriger ce personnage atrabilaire, car Marat avait eu l'audace de faire irruption dans le logis de Charles, l'outrage à la bouche et le poing haut. Charles était l'homme qui avait fessé Marat, et, cela, c'était quelque chose aux yeux des survivants de la Terreur. On disait encore d'autres belles attitudes de ce grand homme. Lors du 10 août, Charles, qui, en sa qualité de pensionnaire du roi et membre de l'Académie des sciences, était logé dans la galerie d'Apollon, avait continué de travailler paisiblement sans prendre souci de la fusillade voisine. Quand, après les Tuileries, la multitude eut envahi le Louvre, une troupe hurlante pénétra dans le cabinet du savant.

— Pourquoi tant de bruit ? leur dit Charles, vous voyez bien que je travaille.

Il ne s'occupait point de la politique, lui, pas même de l'histoire. Les orages de la rue lui étaient indifférents. Il ne s'intéressait qu'aux orages du ciel et il faillit faire une leçon à ce public épouvantable. Mais on criait trop fort pour que sa voix dominât le tumulte. Alors, il se contenta de montrer à ces gens la nacelle qui l'avait enlevé dans les nuages et qu'il conservait pendue dans son cabinet de travail. Parmi les envahisseurs, plusieurs s'étaient trouvés sur les places, les avenues, les toits, quand cet audacieux avait pris son vol. L'un d'eux se souvint d'avoir pleuré devant ce spectacle. Un autre avait chez lui une estampe commémorative avec cette légende qu'il ne savait pas lire : *Sic itur ad astra.* Un autre possédait une assiette de faïence décorée du ballon de Charles aux couleurs rouge et bleu de Paris... Les cris cessèrent. Un silence d'église régna et ces violents, dont certains, la minute d'avant, venaient d'égorger des gardes du corps ou de vieux gentilshommes inoffensifs mais héroïques, se retirèrent en étouffant le bruit de leurs pas. Alors, seulement, Charles changea de visage. Cet impassible consentit à pâlir et à écouter les

battements de son cœur. Puis, il s'en alla rassurer quelqu'un qui était son hôte, son frère, prêtre insermenté, qu'il cachait depuis deux mois dans son logement du Louvre.

La popularité du savant continua de le protéger pendant la Terreur. En 1795, il avait été admis, l'un des premiers, dans la section des sciences de l'Institut. Il se mêla aux hommes nouveaux. Il commença même à s'intéresser aux idées nouvelles. Mais il n'était d'aucun autre parti que du parti de la science, ce qui d'ailleurs lui faisait désirer l'établissement d'un régime d'ordre, car on travaille mal dans le chaos et les gens qui font des révolutions perdent le goût de s'instruire. Ce physicien, au surplus, n'était point fermé aux autres cultures. Lettré, bon humaniste, il aimait Horace, avait lu Voltaire et savait même par cœur des passages de *Candide.*

Tel était l'homme que l'on voyait assez souvent à Saint-Paterne et qui était le plus notable des personnages reçus par l'oncle de Bergey.

— Comment se porte aujourd'hui la chère souffreteuse? Comment va notre bonne Julie?

Ainsi abordait-il, à l'ordinaire, la jeune fille, blanche, flexible, si mince qu'elle en paraissait grande et dont la santé payait visiblement le prix des années de misère. « La chère souffreteuse!... Notre bonne Julie... » Ce n'étaient point là des manières de galant. Mais les mots exprimaient une sollicitude de brave homme. A l'époque, d'ailleurs, où l'on pleurait sur une autre Julie, la Julie de *la Nouvelle Héloïse,* sur Atala et sur l'Amélie de *René,* la langueur féminine était tenue pour une grâce. Charles trouvait Julie charmante. Il s'impressionnait de la fièvre qui dévorait ses grands yeux. Et puis il y avait la jeunesse. Le vieil homme aima cette jeunesse. Sans doute il aurait pu, s'il l'avait désiré, prendre femme parmi cent filles de cet âge. Les mariages de cette mode n'étaient point alors une rareté. Sans évoquer le souvenir du maréchal de Richelieu qui, plus qu'octogénaire, épousa une fort jolie personne plus jeune que lui d'un demi-siècle et dont il eut beaucoup de bonheur, Charles avait sous les yeux l'exemple du vieux Bernardin de Saint-Pierre choisissant, sur les bancs de l'école, pour compagne de sa sénilité et de son caractère aigri, Mlle de Pellepore qui n'avait point seize ans.

Charles était trop l'ami du bon oncle pour ne pas devenir l'ami de la nièce, même son confident. On peut croire que Julie fut tendre, serviable, attentionnée. C'était sa manière depuis l'enfance. Quand Charles la demanda en mariage, elle ne répondit point par un refus. L'oncle dit oui. Le père dit non. Il déplaisait à ce personnage contrariant que sa fille épousât un homme qui aurait pu être le père de Julie et même, affirmait-il, son grand-père.

— Eh! bien, répliqua la jeune fille, décidée par cette résistance, il sera mon père. J'ai besoin d'une vraie protection paternelle et d'une sincère amitié.

Le vieux Bouchaud, tour à tour, s'irritait ou faiblissait. Il promettait sa fille dans un an, puis il l'offrait tout de suite pour la reprendre le lendemain. L'oncle dut se mettre en colère. Il parla fort, il exigea, il s'exprima avec toute l'autorité de l'homme généreux dont le bienfait continue. Et Julie, dans l'église de Saint-Paterne, devint enfin Mme Charles, la deuxième année du règne de Napoléon le Grand.

D'abord, dans le logis de la rue Neuve-Grange-Batelière, un peu allégé de l'arsenal et des munitions de la science, puis dans l'appartement plus confortable de la rue des Petits-Augustins en attendant qu'on fût logé aux Quatre-Nations par l'Académie elle-même, Julie, protégée contre la vie, s'accommoda d'une affection qui ne pouvait être de l'amour. Mais l'amour existait-il hors des romans et des vies folles? Elle connaissait cette nouveauté d'avoir l'existence facile au moment où elle n'aurait plus eu peut-être la force

d'en subir les duretés. Sa santé, en effet, demeurait toujours chancelante. Dans les lettres de Charles à ses amis, la « chère souffreteuse » des fiançailles était devenue la « pauvre souffreteuse ». Cette fragilité, d'ailleurs, avait le courage de paraître et de recevoir. Intelligente, fine, toujours tendre à l'amitié, Julie conservait le charme qui avait séduit Charles et continuait à créer autour d'elle une atmosphère d'émotion. Tous les amis du savant l'aimaient et elle les aimait tous avec, pourtant, des préférences et des caprices dans ses préférences. Elle préféra d'abord Fontanes, qui était alors au sommet de sa grande carrière officielle, familier de l'Empereur, président du Corps législatif, puis sénateur, grand-maître de l'Université ; en outre, poëte médiocre, mais glorieux, orateur pompeux des solennités, mais causeur agréable, homme habile et conscience souple. Julie, comme avec tous, eut avec Fontanes, qu'elle s'appliquait à retenir dans son salon, ces attitudes créoles et ces manières d'enfant gâtée qui mettaient à sa discrétion ces vieillards galants. Fontanes était un personnage à la mode et un homme à bonnes fortunes. Crut-il que son amitié avec Julie pouvait devenir une intimité ? Il semble qu'il se méprît sur l'exaltation coutumière des élans de la jeune femme. Il perdit vite tout espoir de devenir l'amant. Il demeura à peine l'ami.

Les grandes enthousiastes sont de promptes déçues. Elles s'éloignent avec ce même élan brusque qui d'abord les entraîne. La vérité, c'est que les femmes se connaissent peu, et Julie devait longtemps s'ignorer. Un être lucide et bon la devina longtemps avant qu'elle ne se comprît elle-même, et cet homme n'était autre que le mari, vieillissant, et vieillissant très vite, de Julie. Charles n'était ni un Arnolphe, ni un Bartholo jaloux qui aurait réussi à épouser Rosine. Ce savant avait une passion : la science. Il avait une affection faite d'une bonne part de pitié : sa femme. Pour avoir discerné le secret de la vie des êtres et du monde dans le microscope et dans l'observation des étoiles, Charles avait des méditations graves sur les cas humains et peut-être des soucis de conscience, des charités d'âme qui dépassaient les obsessions du vulgaire. Vers 1814, comme Julie atteignait la trentaine, son mari avait tout près de soixante-dix ans. Le visage, jadis fleuri et riant, du pastel de Pasquier avait été remodelé par l'âge, et une perruque à la Titus ne lui rendait aucune jeunesse. La face s'était épaissie, les joues tombaient sur le menton, le nez, très large à la racine, apparaissait gros et busqué, l'ancienne beauté du regard n'était plus que de la bonté. Malade de la pierre, Charles marchait péniblement avec une canne. Sa tendresse pour sa femme n'était plus que paternelle. Il se reprochait d'avoir fait un destin aride à cette chère créature sans vie jeune, sans maternité, sans amour. Parfois, le vieillard contemplait en silence la « pauvre petite ». Il l'attirait à lui, écartait avec douceur ses beaux cheveux noirs, lui baisait le front.

— Vous êtes le meilleur des pères, lui disait-elle.

— Vous n'êtes pas une fille bien heureuse, répondait-il.

Un jour, comme il la voyait, les yeux mi-clos, sourire et pâlir en se donnant à quelque rêve, il lui dit :

— J'aimerais, Julie, celui que vous aimeriez.

Elle pensa que son mari la soumettait à une épreuve. Elle devinait bien qu'il faisait allusion à ses dilections, parfois assez vives, pour certains de leurs familiers, mais, cependant, ces mots : « Si vous aimiez quelqu'un ? » arrêtèrent son cœur une seconde et elle ne comprit pas néanmoins tout à fait la raison de cet émoi immense qui, soudainement, empourpra son visage et mit des larmes dans ses yeux. Elle eut cette adroite réponse :

— Je suis heureuse, mon ami, et je craindrais de déranger quelque chose à mon bonheur en y touchant, même pour y ajouter.

A ses amitiés, cependant, elle donna dès lors cette ferveur qui les situe presque au seuil de l'amour. Fontanes, redouté, éloigné, la jeune femme mit ses deux mains confiantes dans celles d'un autre personnage de sa petite cour, qui lui parut d'une plus haute séduction morale et d'une sensibilité plus rassurante. Il s'agissait de ce marquis de Lally-Tollendal, qui, né de charmantes et irrégulières amours, n'avait connu son nom et ses origines qu'à l'instant où son père, conduit à l'échafaud, lui avait légué la mission de réhabiliter sa mémoire. L'histoire a dit comment du roi de France le fils du supplicié en avait appelé au roi Voltaire, comment il avait fallu saisir l'opinion publique, plaider pendant treize années devant deux Parlements, lutter contre le fameux d'Epréménil. Par la suite, cet homme, atteint dans son sang par la plus odieuse des iniquités judiciaires, s'était donné, semble-t-il, la tâche de défendre tout le monde, au péril de sa liberté et même de sa vie. Sa voix généreuse s'était fait entendre pour Berthier, massacré par une foule démente, pour Montmorin, jeté à l'Abbaye, pour le roi Louis XVI, jugé par la Convention, pour La Fayette emprisonné par le roi de Prusse, pour les émigrés français sollicitant du Consulat l'autorisation de rentrer en France. Il avait refusé les avances de Napoléon, mais, en 1814, lors de la Restauration, il avait accepté de faire partie du conseil de Louis XVIII que, lors du retour de l'île d'Elbe, il avait suivi à Gand.

Julie, qui voyait souvent chez elle le marquis de Lally-Tollendal, estimait que la vie de cet homme était belle. Elle s'était passionnée pour son histoire et pour toutes les histoires de celui qu'un ami malicieux avait surnommé — Lally était grand et très fort — le plus gras des hommes sensibles. Un Lally-Tollendal de trente ans l'eût peut-être rendue folle. Mais le marquis était, en 1814, un sexagénaire, comme presque tous les familiers du salon de Julie, et ce n'était pas à lui que songeait Charles, assurément, quand il disait à sa femme : « Si, un jour, vous aimiez... »

***

— Ce bon M. de Lally ! murmura la rêveuse, souriant au visage évoqué, une noble physionomie d'aïeul, un de ces chers vieux hommes auxquels on peut faire — comme elle en avait fait à Charles jadis — des confidences, non point des confessions. N'avait-on point raconté, cependant, qu'elle s'était éprise de M. de Lally-Tollendal au point de le suivre à Gand pendant les Cent-Jours ?

C'était pourtant bien vrai qu'elle s'était rendue à Gand, l'année précédente, et qu'elle y avait vu familièrement le marquis, et aussi le baron Mounier, et le prince de Poix et même M. de Chateaubriand. Elle avait fait ce voyage, avec beaucoup de foi légitimiste, un besoin de dévouement bien explicable dès qu'on se rappelle les circonstances qui lui avaient valu une jeunesse si cruelle. Lors du premier retour du roi légitime, il lui avait semblé qu'un grand nuage démoniaque s'était déchiré pour laisser apparaître le vrai soleil qui purifie toute chose. Les souvenirs de la misère nationale et de sa propre misère pendant la Révolution se dissipaient enfin, et l'on renversait les fausses idoles, car Julie était tout près de mettre la Monarchie imaginée par Bonaparte sur le rang de la religion de l'Etre suprême inventée par Robespierre. Tous les amis de Julie, d'ailleurs, allaient faire leur cour au roi revenu, et si Charles, le savant sceptique, s'obstinait à ne pas sortir de son indifférence, sa femme avait manifesté tout de suite une piété légitimiste qui fut alors partagée par tant de jeunes femmes de la bourgeoisie parisienne. Quand le retour de l'Empereur eut contraint à un second exil Louis le Désiré, Julie Charles aurait voulu pouvoir mettre

au service de la sainte cause royale toute sa famille, tous ses amis. Mais n'avait-elle justement pas un fils à lui donner ? Et elle songea à cet enfant qui lui avait fait se découvrir un cœur de mère, au temps de son adolescence misérable et qu'une fatalité, en ce moment même, obligeait à servir l'Empereur. C'est qu'il était devenu un homme, ce petit Jean-Baptiste, et même, depuis 1812, où il était sorti de Saint-Cyr, un beau soldat, le lieutenant Loménie de Marmé, qui avait fait les campagnes de 1813 et de 1814. Il se trouvait en garnison à Condé lorsque sa jeune tante se rendit à Gand pour « favoriser sa jonction au drapeau royal ». Ainsi voulut-elle à la fois donner une fidélité de plus à la Monarchie et préparer, pour le jeune homme qui était presque son enfant adoptif, le redressement d'une carrière dont elle redoutait de voir la fin, après l'aventure des Cent-Jours. La grâce de cette Parisienne, « si bien arrangée, si bien tirée, si bien plissée dès le matin », disait son ami Mounier, fit merveille à la petite cour de Gand. Elle eut toutes les recommandations qu'elle voulut et la promesse que le jeune Loménie, lors du retour du Roi, serait compris dans l'effectif de ces compagnies de gardes du corps d'où venait de se retirer M. de Lamartine. Mais ce voyage, ces démarches, cet effort de paraître avaient achevé d'épuiser la pauvre charmante créature, en même temps que cette évasion de quelques semaines hors des limites de sa vie avait déterminé en elle une fièvre dont elle discernait mal les causes. Cette agitation n'échappait point à l'attention de son médecin, un homme de cœur qui devait laisser son nom dans les confidences d'un poète et dans les souvenirs reconnaissants de sa clientèle parisienne : le docteur Alin.

— Il y a en elle, dit un jour le praticien à Charles, ce besoin de vivre avec excès que j'ai souvent constaté chez les malades atteintes de son mal.

— Comment l'avez-vous trouvée, ce matin ?

— Souriante, mais elle avait pleuré.

— Que croyez-vous ?

— Ce qu'elle m'a dit : « J'ai besoin d'air. »

Il y eut un long silence. Le vieux savant tenta enfin de se redresser un peu dans le fauteuil où le clouait une crise de son mal. Il pria d'un signe le docteur d'approcher.

— Ecoutez-moi, mon ami...

La voix était lente, claire, nette. Le visage semblait impassible.

— ... Un jour, reprit Charles, un jour, j'étais dans mon logis du Louvre, avant la mauvaise farce de la Révolution. Ma fenêtre s'ouvrait dans le soleil. Je venais de lire les contes que nous faisait le médecin Marat sur la lumière et sur le feu. Et je cherchais les termes d'une réponse, de la réponse que vous savez, quand je fus dérangé de ce travail par un cri menu... Vous me suivez bien, n'est-ce pas ?

— Je vous suis.

— ... Une mésange bleue se cramponnait à la barre de ma fenêtre. L'oiselle avait reçu quelque blessure, car je vis du sang sur ses plumes, et sans doute, dans son langage de bestiole, me demandait-elle de lui porter secours. Je la pansai, je la nourris, je lui fis une belle cage... Elle acceptait de prendre de ma main sa miette ou son mil. J'avais plaisir à voir ce petit être ailé animer de sa vie légère et de son chant ma solitude. Je la croyais protégée, elle semblait heureuse. Puis, un jour, elle cessa de chanter et bientôt elle cessa même de voleter dans la maison que je lui avais faite. Alors, j'ai compris. J'ai ouvert la cage, j'ai ouvert la fenêtre. Je lui ai dit : « Respire ! » Je lui ai dit : « Chante ! » Je lui ai dit : « Reprends tes ailes et vole ! »

Le vieillard s'arrêta. Sa voix s'était troublée. Son visage n'était plus impassible. Il reprit :

— Je n'avais point d'ailleurs refermé ma fenêtre pour qu'elle pût revenir selon sa fantaisie.

— Et votre petite protégée est revenue? demanda le docteur.

— Elle a dû tenter, je crois, de revenir. Mais, après s'être grisée librement de ce soleil qui est à tout le monde, elle a rencontré de nouveau cette fatalité qui brise les joies des créatures vivantes. Deux jours après l'envolée, mon domestique m'a rapporté un petit cadavre, une menue boule grise et bleue qu'il avait ramassée sous mon appartement, au pied du mur.

— Vous n'auriez pas dû ouvrir la cage.

— L'oiselle serait morte d'ennui. Si elle a trouvé la mort, c'est, du moins, après avoir retrouvé la vie.

Cette conversation, où l'on avait décidé son voyage, la pensionnaire de la maison Périer ne pouvait pas la connaître. Ce qu'elle savait seulement et qu'elle se rappelait, dans cette veillée solitaire où elle évoquait sa vie, c'est que le docteur Alin lui avait prescrit un séjour en Suisse, à Genève, où elle avait été accueillie par des amis de Charles, la famille du savant Pictet, puis à Aix-les-Bains, où, depuis trois semaines, elle pleurait d'ennui, excédée de ses journées vides, de ses promenades tout de suite excédantes, de cette prison de montagnes dont l'aspect, nouveau pour elle, l'accablait.

Et justement, ce soir-là, comme elle avait ouvert sa fenêtre sur la nostalgie du jour finissant, son regard avait été surpris par un regard qui lui avait fait un mal immense, car il lui semblait que, pour la première fois, une jeunesse d'homme, ardente et magnifique, venait d'apparaître, comme un mirage, dans le désert de sa vie.

V

LES DIEUX DU LAC

Elle savait bien qu'il était là, près d'elle, invisible et charmant, indiscret et timide, redoutable et attendu. Elle avait perçu le cri léger de la porte ouverte dans le mur sur lequel s'appuyait son fauteuil. La treille appliquait ses arabesques de pourpre sur les pierres chaudes encore du dernier soleil. Il faisait doux et grave. On percevait, jusqu'au fond de l'âme, les parfums mourants de l'automne. Des clochettes de mules chantaient seules une lointaine chanson en cet air limpide des fins d'après-midi où tout prend son relief exact dans l'apaisement des agitations et des couleurs.

Julie Charles savourait le mystère d'une attente prodigieuse. Son destin, son vrai destin de femme, prenait pour la première fois une forme de jeunesse vivante. L'être de ses songes et de ses insomnies était là. Il allait se détacher de ce mur, paraître, la frôler presque, lui parler peut-être. Elle ne savait pas très bien si elle désirait ou si elle ne désirait point qu'il lui parlât... Quel serait le son de sa voix? Quels seraient ses premiers mots? Non pas, sans doute, ceux dont elle rêvait depuis l'aube de cette vie romanesque intime que chacun

de nous porte en soi. Ces mots, il ne saurait ou n'oserait les dire. Eh bien, elle aimerait son silence comme elle aimait l'indécision et l'audace à la fois de cette contemplation près d'elle, si près qu'avec son cœur de femme elle pouvait entendre les battements de ce cœur d'homme. Car elle était maintenant pleine de certitude. Elle frissonnait, depuis la veille, de mille avertissements profonds. Elle se sentait atteinte par des forces qui, cette fois, ne venaient pas d'elle, n'étaient point des suggestions de sa sensibilité à son imagination et qu'elle ne pouvait, par conséquent, ni expliquer, ni dominer. *Ce serait donc cela ?* se demandait-elle avec de la joie et de l'épouvante. Et une lucidité secrète lui révélait que c'était bien *cela* et que le même drame intime se réalisait près d'elle, dans une harmonie dont bientôt se confondraient les notes communes.

La nuit précédente n'avait été pour Julie qu'une lente et angoissante veillée. Quel démon intérieur l'avait conduite à évoquer toute son existence où il n'y avait rien ? Par quelle magie ce vide se trouvait-il maintenant comblé ? Pourquoi éprouvait-elle tant de bonheur à ne plus se reconnaître et si peu de confusion à ne plus s'appartenir ? Avait-il donc suffi que ce jeune homme prît ses yeux comme nul autre jusqu'ici ne s'était permis de les prendre, ses pauvres grands yeux de fièvre, tels qu'ils étaient dans l'intimité de ce crépuscule, avec leur désolation, leur éloquence et leur prière ? Mon Dieu !...

Ce cri de gratitude et d'effroi, cet appel que même les non-croyants adressent, dans l'inconnu, très haut, à quelque protection, Julie l'arrêta sur ses lèvres. Une seconde, elle redouta que sa pensée n'eût été trahie par son visage. Elle revint, instinctive et femme, au souci de son charme. Elle eut un mouvement léger, un geste de la main quittant le bras du fauteuil pour reposer sur la robe blanche. Elle savait la grâce de ses attitudes à l'émotion qu'elles faisaient naître dans le regard des hommes. Il y avait, dans la flexion de son être, l'abandon ingénu des vierges peintes et sculptées du moyen âge. Elle n'ignorait point la pureté de son profil mat, amenuisé par l'enveloppement souple de ses cheveux sombres. Les vieillards épris d'elle ne lui avaient-ils point répété avec trop d'insistance que l'ovale de son visage conservait une gracilité enfantine ? De longs cils noirs donnent une séduction troublante à des yeux clairs, et des lèvres un peu minces, mais jeunes et comme neuves, sont jolies à s'ouvrir sur des dents brillantes, comme si elles venaient d'être touchées par d'autres lèvres. L'expression, pourtant, n'était point d'une coquette. « Elle était une pensée plutôt qu'un être, — devait écrire plus tard celui qui la contemplait alors en silence, — le regard de ses yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. »

S'il lui avait dit de telles choses, à cette première minute de leur entente secrète, elle eût accueilli cette émotion avec son émotion. Mais comment lui eût-il parlé de la sorte, alors qu'il existe une convention de propos pour les inconnus qui s'abordent ?

Elle ne le regardait pas, donc elle le voyait. Elle le voyait, curieux, troublé, hésitant, comme si elle l'avait devant elle. De sa fenêtre, l'heure d'avant, elle avait suivi son départ pour une courte promenade, grand, musclé, guêtré de fauve, coiffé d'un feutre de chasse, des cheveux d'un brun d'or retombant sur un front haut et noble — haut, non pas hautain ; noble, non pas distant.

... Et, pareil, elle le revit — enfin — passer près de sa robe blanche, silencieux, incliné, fervent. Elle sourit, heureuse, à son salut. Elle évita ses yeux. N'avait-elle pas à se défendre contre ce regard qui, la veille, avait mis en elle le désir d'entendre parler d'amour ? Mais elle voulait que cela se réalisât par quelque prodige et qu'un misérable échange de courtoisies ne fût pas le prologue de cette aventure merveilleuse où elle jouerait son âme.

— *A suivre.* —

LES LIVRES NOUVEAUX

Poètes et poèmes.

Mlle Madeleine Delbrêl, qui obtint en 1926, le Prix Sully-Prud'homme pour son recueil de poésies : *la Route*, est une très jeune fille, presque une adolescente, et l'on s'étonne de trouver dans son œuvre de début, parue d'hier en librairie (Lemerre, éditeur), un art déjà si riche de nuances précieuses, d'images neuves et de sensibilité réfléchie. Il faut louer le jury Sully-Prud'homme d'avoir, au dernier vote, si bien attribué son prix. Mlle Madeleine Delbrêl est un poète dont les tristesses mêmes — car il y a, en certains de ces poèmes, comme un goût romantique de l'ombre et de la mort — ont un charme de douceur et d'harmonie qui vous saisit et vous impose de rêver vous-même le rêve de ce jeune lyrisme.

Voyez « Les Cloches » :

Sur les tombeaux soyez les dernières pleureuses,
Et répandez, parmi les gerbes douloureuses,
Vos lourds sanglots qu'aiment les trépassés.

Au-dessus des blés mûrs et des maisons brunies,
Epelez vos missels aux graves litanies,
Echos d'antan qui toujours bénissez.

Voix des hauteurs qu'on ne sait plus entendre,
Criez, dans le tumulte oppressant des cités,
Vos lamentations sur toutes vanités.

Prophètes gris qu'on n'ose plus comprendre,
Dans l'alanguissement de notre soir désert,
Egrenez sur nos champs vos chapelets de fer.

Effeuillez sous nos pas vos pétales sonores,
Lors de l'avènement fabuleux des aurores,
Bouquet de bronze offert à l'avenir.

Daignez nous soutenir entre vos mains vibrantes,
Sur les routes du temps, ô vous, cloches errantes
Qui cheminez le long des âges sans mourir !

Et citons aussi ces *Matines :*

Sous les cloîtres blanchis de nos platanes pâles,
Au couvent délaissé du parc silencieux,
Je célébrais l'aurore en des rites pieux,
Et le ciel attendait les heures matinales.

Des tombes soulevaient le gazon du Jardin,
Les vers luisants mettaient des lampes mortuaires ;
Et mes regards lisaient de funèbres prières
Dans les branchages morts qui jonchaient le chemin,

En murmurant très bas des oraisons nocturnes,
Les ombres sur le sol fuyaient à pas glissés,
Et leur procession, par groupes effacés,
Passait comme les frocs de moines taciturnes.

Je regardais s'éteindre, entre les arceaux clairs,
Les cierges tremblotants d'étoiles indécises ;
Les chants passionnés des tourterelles grises
Faisaient frémir d'amour les chapelles des airs.

Les arbres du printemps, servants du monastère,
Portaient entre leurs doigts les flammes des bourgeons,
Et le chapelet d'or des corolles d'ajoncs
Effleurait le tapis somptueux de la terre.

Les brouillards attardés levaient leur encensoir,
Les pommiers effeuillaient leurs fleurs de porcelaine,
Et je voyais descendre, impassible et sereine,
Une lune d'étain dans un blême ostensoir.

Ballades contre et sonnets pour..., recueil de vers et jeu de verve. M. Emile Cottinet, dans la forme synthétique et nette du sonnet, exprime ses opinions en littérature sans prétendre faire de l'histoire littéraire (Editions du Divan). La manière est souple, le vers harmonieux, l'admiration éclectique. Voici un sonnet sur Alfred de Musset :

Musset, grâce indolente, impertinente et folle,
Clair de lune étourdi de guitares, Musset,
Page d'Espagne et d'Italie, au luth français...
Fantasio rit à son rêve qui s'envole.

D'inquiétants abbés, des barbons bénévoles
Vont s'éprendre des Camargos... L'âme ne sait
Vers quels cieux s'évader... L'amour met un lacet
D'angoisse ardente aux cœurs qui se voulaient frivoles.

Mais l'Etoile descend, comme un point d'or, sur l'if
Gardien des tombeaux ; la Muse au front pensif
Monte à pas apaisés la colline endormie,

Et son chant pur, profond, fluide comme un flot
Dit l'espoir invincible et la souffrance amie
Et l'étrange douceur de l'éternel sanglot.

Un autre sonnet s'inspire de l'œuvre lyrique de Henri de Régnier :

Le soir tombe, semant sa poudre violette
Sur la ville, sur les étangs et la forêt —
Crépuscule d'automne, où tremble et transparaît
Tout le vivant Passé que l'eau morte reflète.

La Terre, comme d'un souffle confus, halette :
C'est la nymphe surprise et le faune en arrêt,
C'est la naïade en pleurs épanchant son secret,
C'est le Chevalier noir, qu'un présage inquiète...

Maintenant l'Ame est seule en face de la nuit ;
L'ombre totale a submergé lueurs et bruit
Et, sur la mer, s'éteint la chanson des Sirènes.

Mais déjà, dépliant son nocturne décor,
Surgit à l'horizon, livide et souveraine,
La lune aux yeux glacés, visage de la Mort.

Un éloquent poème de Charles Le Goffic : *la Visite nocturne*, avec, en regard du texte français, la traduction anglaise de R. Ashley Andra, paraît chez l'éditeur Garnier. Le poète imagine qu'il reçoit, en ses landes bretonnes, la visite de deux grands morts de la guerre, deux jeunes Américains dont les noms resteront inoubliés chez nous : Alan Seeger, l'auteur des Poèmes de guerre, et Quentin Roosevelt.

Mère des arts, des lois, des vins d'or, du bien dire,
France en qui revivaient Rome, Athènes et Sion,
C'est tout l'enchantement du monde et son sourire
Qu'ils défendaient en toi, terre d'élection.

A ces cœurs que, seul, le mystique amour de la France éternelle voua à l'holocauste, le poète oppose l'esprit calculateur, la raison sèche et courte qui, dans la balance des comptes, donnent plus de poids au chiffre d'une créance qu'à

Deux millions de morts et nos villes en flammes.

M. André Florent est un bel artiste du vers. Il joue comme un orfèvre ravi avec les pierres précieuses des basiliques. Il est aussi le peintre opposant les ombres sacrées aux lumières mystiques des abbayes et des cathédrales. Et cela nous vaut des sonnets dont chacun est une image, une couleur ou une pensée.

Voici, par exemple, la « Crypte romane » :

Un escalier de pierre à la brusque spirale,
Eclairé d'un falot que la fumée emplit,
Mène au caveau profondément enseveli
Sous le chœur de l'énorme et haute cathédrale.

C'est une crypte avec son odeur sépulcrale
De terre humide et dont la tiédeur amollit.
Une lampe d'autel à huile d'or pâli
L'anime incessamment de sa danse murale.

Partout la voûte basse et puissante est d'aplomb,
Noire comme la nuit, sourde comme le plomb,
Survivant au pillage, au viol, à l'incendie.

Et l'étroite retraite en son exhalaison,
En sa jaune lueur que la lampe irradie,
Distille, austère et douce, un étrange poison.

A ce clair-obscur, très obscur, s'oppose l' « Aube dans la cathédrale » :

La brume matinale emplit les avenues
Et baigne les piliers qui surgissent au long.
Les vitraux de la nef, dans leurs mailles de plomb,
Luisent en rangs serrés, comme des lances nues.

De furtives lueurs et des braises menues
D'or limpide, d'azur, de sombre vermillon,
S'allument par milliers dans chaque médaillon
Des roses du transept, semblables à des nues.

L'aube blanchit la haute et profonde forêt.
Bientôt les fûts nombreux jaillissent d'un seul trait
Et croisent leurs arceaux d'ogives sous les voûtes.

Puis, soudain, le soleil ardé, pénètre et pleut,
Trace dans l'air cendré de lumineuses routes,
Du pavement de marbre aux verrières en feu.

Les Matinées poétiques de la Comédie-Française, dont le second recueil vient de paraître, semblent devoir, grâce aux sélections de M. Louis Payen, réaliser une anthologie que l'on consultera avec intérêt. C'est un tableau très éclectique de la poésie française depuis ce dernier demi siècle.

Signalons enfin, parmi tant d'autres recueils de publications récentes : *la Page où l'on aime* (Editions du Fleuve), par Mlle Charlotte Séverac, d'une sensibilité heureuse et printanière; *Nord et Midi* (Emile Paul, édit.), par M. André M. de Poncheville ; *Contes rustiques et Oraisons* (Editions Occitania), par M. Jean Amade.

***

Etudes économiques et financières.

A ses récentes études sur l'actualité financière : *le Financier dans la cité* et *la Grande Injustice,* M. Gustave Homberg vient de joindre un petit volume qui traite de l'*Illusoire Richesse.* (Grasset, édit.). Titre expressif et dont la signification est mise encore en valeur par un commentaire étendu. L'auteur nous montre combien l'espoir d'une indéfinie revalorisation du franc serait une illusion dangereuse. M. Homberg, qui s'est prononcé contre la ratification du projet d'accord franco-américain et qui a expliqué fortement son attitude, reste partisan d'un accord sur les dettes, mais selon ce qui est juste et demeure équitable. Ce qui lui apparaît, c'est que, pour mesurer les versements en monnaie étrangère que nous pourrions effectuer entre les mains de nos créanciers, il nous faut, au préalable, avoir stabilisé notre monnaie et être ainsi en mesure de calculer, sur des bases certaines, la partie transférable de nos ressources; c'est en ce sens qu'à la formule des experts : « Ratifier pour stabiliser », M. Homberg a opposé la proposition inverse qui lui semble à la fois plus conforme à la logique et plus compatible avec notre indépendance : « Stabiliser pour pouvoir ratifier. »

On ne comprend bien les crises actuelles, dans le domaine financier, que lorsque l'on peut les comparer, dans leurs origines et leurs gravités, aux crises précédentes. M. Marion, membre de l'Institut, qui enseigne au Collège de France l'histoire des faits économiques et sociaux, nous dit dans un livre opportun *Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre Histoire* (Boivin, édit.). Après un rapide exposé des premiers grands besoins d'argent de la Maison de France et des embarras financiers jusqu'en 1715, les crises de la Régence, de la Révolution, puis enfin celles du dix-neuvième siècle y sont analysées en toute impartialité.

La lecture de ce petit volume permet de constater que les difficultés économiques présentes ne sont qu'un épisode dans l'histoire financière de notre pays. Celui-ci a connu de semblables et même de pires détresses. Et l'on aime cette conclusion réconfortante que « la France a une puissance de vitalité assez grande pour se tirer avec honneur de crises, dont d'autres ne sortiraient pas ». Dans son ouvrage, M. Marion s'est proposé « d'interroger le passé et de lui demander enseignements et conseils ; car, en dépit des modifications que le temps apporte dans les données des problèmes financiers, certains éléments demeurent, certaines conditions ne changent pas, et il y a toujours profit à chercher dans l'histoire financière quelques exemples à suivre et quelques autres à éviter ».

***

Études scientifiques :

Lorsque, dans *La Petite Illustration* du 29 décembre dernier, il a été rendu compte du livre de M. Paul Soulier sur *le Relief de la terre,* on a pu lire cette phrase : « L'auteur rejette la théorie classique qui attribue les plissements à la contraction subi par l'écorce terrestre, en s'appuyant sur le noyau interne incandescent, et suppose qu'ils sont dus, au contraire, à la dilatation des gaz et vapeurs surchauffés *au centre de la planète.* » Ces derniers mots : « Au centre de la planète » sont un *lapsus calami* ; ils ne sauraient exprimer la pensée de l'auteur. Il faut lire que l'auteur suppose que les plissements sont dus « à la dilatation des gaz et vapeurs surchauffés inclus dans l'écorce superficielle de la planète. »

***

Chroniques du Cirque :

Un homme de cirque, un illusionniste d'Espagne, Ramon Gomez de la Serna, a écrit un livre, *le Cirque* (Simon Kra, édit.), comme, de l'aveu des trois Fratellini, préfaciers de la traduction de cet ouvrage, il n'y en avait jamais encore eu dans les archives du cirque. Cet homme de métier écrit sur son métier et, par ses définitions vivantes, parfois poignantes, on sent tout ce que ces jeux de cirque peuvent contenir de joie et de misère. Il faut citer :

« ... La piste a quelque chose d'une petite cour de ferme, d'une joyeuse petite cour avec des coqs, des paons, des canards, des poules et des faisans. »

« ... Quand on étend le filet sur les spectateurs, il semble qu'on va les chasser comme des perdrix. »

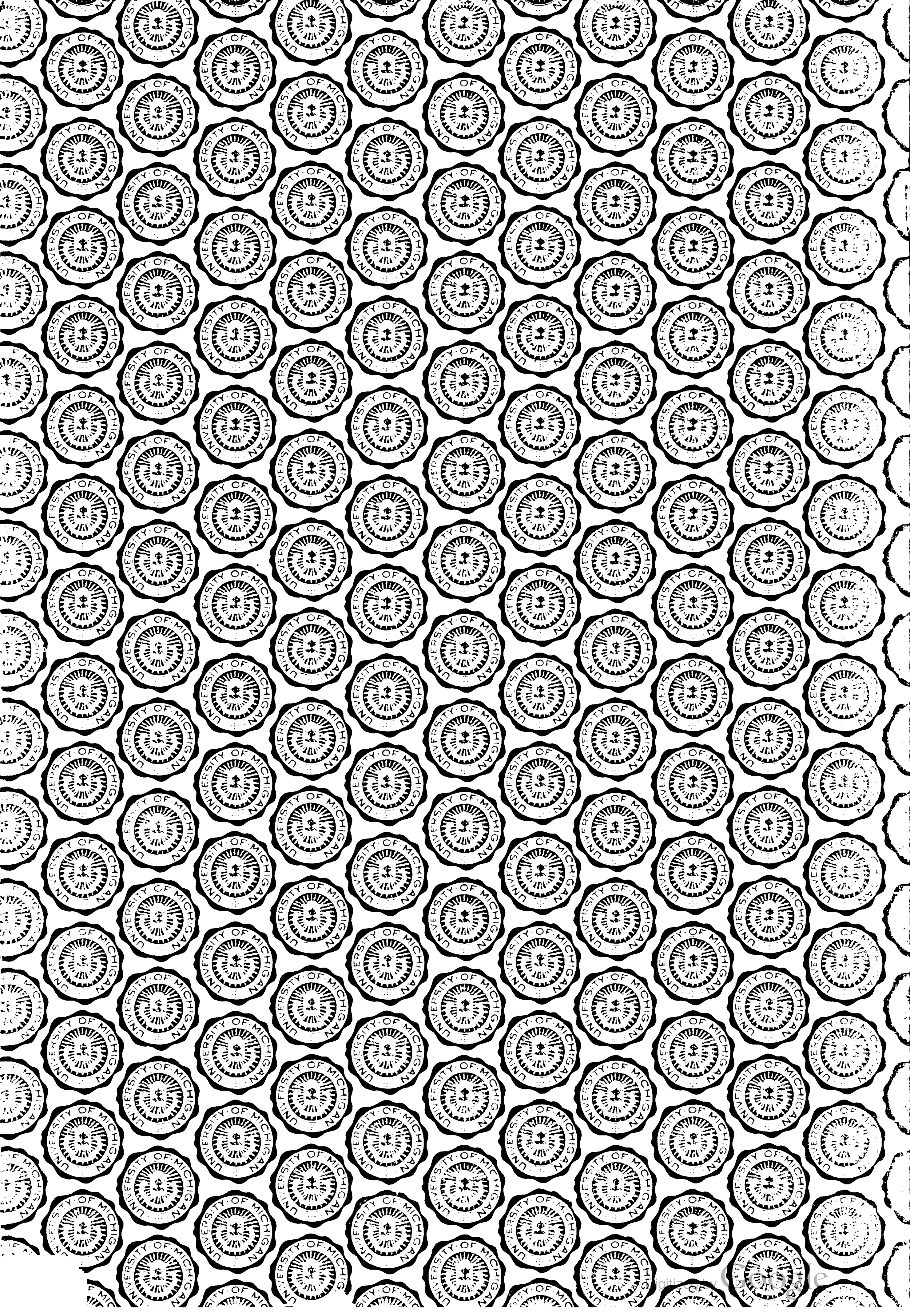
« ... La plus pure amazone serait celle qui passerait à travers les lunes de papier de soie sans les casser. »

« ... Cela peut paraître invraisemblable, mais la vaisselle de cirque dure plus longtemps que celle que maltraitent les cuisinières. »

« Ce domestique borgne, ou manchot, ou boiteux qui ne fait qu'aider à sortir les choses ou à serrer les cordes qui fixent le trapèze, on voit que c'est indubitablement un artiste estropié. »

Le Directeur-Gérant : René Baschet.

Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e).


UNIVERSITY OF MICHIGAN